



VOICES OF AMERICA

Colum McCann, Lisa Simone, Nina Berman...
Du Bronx à Los Angeles, de Woodstock à Trump,
ils racontent les Etats-Unis



ÉDITO



PAR PHILIPPE CORNET,
JOURNALISTE

Il était plusieurs fois l'Amérique

Les Etats-Unis, c'est facile : vous prenez les paramètres belges les plus flagrants et vous les inversez. Géographie énorme, patriotisme irréductible, culture dominante, culte sublimé de la réussite et de l'argent, peopolisation maniaque, le tout via l'industrie du cinéma et de la musique, et la croyance assumée que les Etats-Unis sont simplement le meilleur pays au monde. Malgré ses prisons surpeuplées, ses pauvretés multiples, ses inégalités sociales, ses laideurs, ses paranoïas, ses racismes recyclés comme autant d'histoires abreuvant les médias. Justement : ce pays où une fraction importante de l'opinion pense que donner les soins de santé à tous relève du « complot socialiste » constitue aussi une vaste matière narrative, infiniment plus complexe et fascinante que tous les stéréotypes réunis. Pourtant vrais. Notamment en matière ethnique – terme impurement américain – où cette société de 330 millions d'habitants semble à la fois dessiner un futur présomptueux tout en paraissant hyperconservatrice. Dans un *mall* au nord de Seattle, la clientèle évoque surtout Séoul et Hong Kong. Au même endroit, un énorme magasin de chasse et pêche, Cabela's, débite du Smith & Wesson à la tonne parce que l'autre, l'intrus, semble porteur de menace. Vous dites contradiction ?

« Ce pays où une fraction importante de l'opinion pense que donner les soins de santé à tous relève du "complot socialiste" constitue aussi une vaste matière narrative, plus complexe et fascinante que tous les stéréotypes réunis »

Qu'est-ce qui représente mieux les Etats-Unis que son drapeau ? Il est partout, à toutes les sauces et dimensions : comme si le pays était rempli d'amnésiques qui ne savent plus où ils habitent ou, simplement, de migrants d'un état composite par nature. Mais le sujet n'est pas objet de plaisanterie : on révère le drapeau, on ne le met pas à l'envers – signe d'irrespect – et on ne l'altère pas. Un reportage sur le rock américain réalisé il y a vingt ans nous a amené à amender cette règle puisqu'on demandait alors à trois groupes aussi fameux qu'underground – Sonic Youth, Sugar, Michael Franti – de s'exprimer sur le même morceau de tissu (synthétique). Ils ont été insolents, le signant de slogans ramenés des sixties révolutionnaires ou de citations tirées de cartoons US. Plutôt un clin d'œil qu'une moquerie alors que George Bush père était le président en fonction.

Dans ce numéro extra du Vif/L'Express, nous avons proposé à nos interlocuteurs de l'utiliser à leur guise, ce drapeau étoilé : ils l'ont plié, déployé, renvoyé, s'en sont drapés, l'ont utilisé comme nappe ou ont joué avec lui au toréador. Une façon de dire que la société dans laquelle ils vivent mérite peut-être de désacraliser ses symboles. Pour mieux en saisir la complexité.

Qu'est-ce qui constitue la matière intellectuelle, culturelle, humaine, fondamentale des Etats-Unis ? Ce numéro tente une réponse, par la voix de personnalités, chacune incarnant une réalité de la société américaine d'aujourd'hui. Elles décryptent ainsi les Etats-Unis en-dehors de tout patriotisme vampire. Et scrutent cette entité plurielle avec autant de crainte que d'excitation. Exactement ce que l'on ferait face à n'importe quel monstre. ■

4^e CAHIER DU VIF/L'EXPRESS - N°40 DU 7 AU 13 OCTOBRE 2016 - LE VIF EXTRA N°12, EN VENTE AVEC LE VIF/L'EXPRESS, LE VIF WEEKEND ET FOCUS VIF - ISSN: 2032-5347

SOMMAIRE

3 ÉDITO

Il était plusieurs fois l'Amérique

6 COLUM MCCANN

« Raconter des histoires est sans doute la chose la plus importante »

11 JAMES MCBRIDE

Ecrire, à la première personne

12 NINA BERMAN

« L'armée américaine est la seule institution sociale du pays »

16 NAJLA SAÏD

« Les États-Unis croient au melting pot mais surtout à l'assimilation »

20 BRONX, UNE RENAISSANCE

25 ROB FRUCHTMAN

Les invisibles

26 PORTFOLIO

Fragments américains

32 MICHAEL LANG

« Tout est cerné par l'argent et la célébrité, dans cet ordre-là »

36 BRUCE PAVITT

« L'époque est au recyclage et c'est terriblement ennuyeux »

40 LISA SIMONE

« Le racisme est resté le même »

44 BILL HAGLUND

« L'ami américain »

50 LIVRES

Les cinq romans clés des trente dernières années

Avec le soutien
du Fonds pour
le journalisme
en Fédération
Wallonie-Bruxelles



COLUM MCCANN

« Raconter des histoires est sans doute la chose la plus importante »

Il vit à New York, synthèse de l'immigration mondiale. Venu d'Irlande avec une boulimie de littérature, il dope ses romans à l'électricité américaine et la conviction que, sans histoires, un pays n'a pas d'identité.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET

L'Amérique, nom générique des Etats-Unis, est le pays qui déclenche le plus d'images, de fantasmes et d'idées réductrices sur sa nature authentique. Sans doute aidée par son goût pour les déclarations tonitruantes, peu nuancées, comme si le peuple américain était un grand enfant. Pourquoi ?

L'infantilisation du peuple américain est à la fois l'œuvre des médias américains et des médias européens. Il y a un quart de siècle, j'ai travaillé deux années comme éducateur de jeunes délinquants au Texas et même là, en dépit de l'image, si on passe les barrières de défense naturelle, on découvre encore un pays d'immigration. Cette complexité existe au Kansas, dans le Michigan ou, si vous

fréquentez les communautés africaines qui y habitent, à Minneapolis. Si vous êtes un peu plus aventureux que la moyenne américaine, vous découvrirez partout des choses.

Pourquoi parlez-vous de fabrication des médias ?

Le problème de la vision de l'Amérique est un problème de perception et d'intelligence : nous résumons en Blanc ou Noir, droite ou gauche, catholique ou protestant, pour ou contre, sans forcément accéder à la complexité des choses. Si on applique l'essence de l'esprit critique et d'analyse au territoire des USA, si on quitte cette volonté d'absolument vouloir dire aux gens quoi penser, d'autres choses apparaissent. Ce qui déstabilise la vision de l'Amérique ressemble à un déséquilibre majeur : d'un côté, le monde intellectuel sanctifié par les universités les plus élitistes et les plus cotées au monde, de l'autre, le niveau d'un lycée américain moyen où l'élève adolescent ne semble rien savoir du monde extérieur. Ou la distance qui sépare les membres de l'Ivy League (1) et l'image colportée dans les *Simpsons* d'une Amérique vulgaire et décérébrée...

Cette situation de l'« élite » face à une autre Amérique, délaissée socialement, s'incarne aussi dans des lieux !

Oui, cela se retrouve physiquement dans les territoires d'une université comme Yale – la plus fameuse au monde – qui, à deux blocs de ses bâtiments, découvre des *crack houses* et la pire misère nord-américaine. Si on devait expliquer à un Martien que l'Amérique place de l'argent dans un certain nombre d'écoles et fabrique des citoyens qui fonctionnent et grandissent dans la productivité, et que le même pays non seulement néglige un certain nombre d'établissements dans des quartiers pauvres mais leur retire même de l'argent, pas sûr qu'il comprendrait.

La présence de Dieu semble récurrente. In God We Trust est d'ailleurs la devise officielle des Etats-Unis depuis 1956, se retrouvant sur tous les billets et pièces américains.

Pourquoi les USA peuvent-ils prétendre à l'arme nucléaire tout en interdisant à d'autres pays de l'avoir ? Alors que tout le monde est supposé être égal devant Dieu... Ces contradictions semblent de fait impossibles à expliquer. Il y a bien sûr l'arrogance, l'ego, l'aveuglement, une forme de racisme et la volonté d'une caste de vouloir absolument favoriser ses privilèges. Parce qu'elle veut définitivement posséder davantage que les autres.

PHILIPPE CORNET

Bio express

Né en 1965 à Dublin, Colum McCann a écrit une dizaine de romans, dont *Dancer*, grand succès international inspiré de Rudolf Nouriev, en 2003, ou le remarquable *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*, en 2009. Un style dense et fruité, puissamment attiré par le réel. Après des études au Texas à la fin des années 1980, McCann a vécu dix-huit mois au Japon avant de s'installer à New York en 1994. ■

« Poser avec le drapeau américain ? Non, fallait amener celui de l'Irlande ! », répond Colum Mc Cann en rigolant. Avant de faire mine de lancer la bannière étoilée vers l'objectif.

► **La fonction d'écrivain a-t-elle changé depuis le 11 septembre 2001 ?**

Non, mais elle a changé depuis les années 1960-1970. Les écrivains étaient craints par les politiciens et les institutions, on pense à Norman Mailer, Susan Sontag, William Burroughs, Toni Morrison. Et cela a disparu : l'écrivain doit puiser dans sa propre insouciance et trouver sa matière non pas dans les affaires publiques mais dans son domaine personnel. La société américaine ne veut plus brûler les livres, mais elle ne les lit plus ! Obama est un peu différent mais les Bush père et fils, hormis la Bible, n'en avaient rien à faire de la littérature. Cela a changé la position de l'écrivain et, d'une certaine façon, l'a rendu plus important parce qu'il doit travailler d'un point de vue différent. De toute évidence, il n'y a plus aujourd'hui d'Hemingway, de Plimpton, de Mailer, mais il faut avancer sur les idées, ignorer l'ignorance, ne pas croire à ces conneries comme « la mort du roman ». On raconte des histoires que personne ne volera jamais : les livres disparaîtront peut-être mais pas les histoires. Comme le disait mon bon ami Jim Harrison, « la mort emporte beaucoup de choses mais pas nos histoires ».

Comment évalue-t-on le souffle, la longueur d'un roman ? Est-ce un *work in progress* ou un scénario ciselé d'avance ?

Ecrire des nouvelles ou un roman ressemble à un travail de musicien sur une chanson. L'un de mes albums favoris est *Astral Weeks* de Van Morrison : il est entré en studio et au fur et à mesure, a rajouté des instruments, un sax là, un violon ici, et puis il a entendu le son et a compris que chaque histoire calibrerait sa longueur. Si tu l'é tires, tu la détruis. L'écriture fonctionne exactement selon le même principe : en la travaillant trop, tu la détruis, si tu ne la flattes pas assez, c'est pareil. C'est une question d'équilibre et de mystère.

Dans votre dernier livre, *Treize façons de voir* (éd. Belfond), l'une des cinq nouvelles met en scène une Marine, seule à son poste de garde au milieu de l'Afghanistan, qui tente de joindre par téléphone satellite son fils en Caroline du Nord. L'image est celle de la solitude absolue et de l'absurdité de se retrouver impliquée dans une guerre qui ne semble guère avoir de fondement. Pourquoi ce récit ?

J'ai connu cette étudiante passée par les Marines, pas en Afghanistan mais en Irak, et elle essayait d'interpréter cette expérience. Oui, je voulais parler de l'absurdité de la guerre, et de cette fille. Voilà quelque chose d'important en littérature : on accouche la

33

millions d'Américains se réclament de descendance irlandaise, soit environ 10 % de la population.

vie de la vie, et l'idée, c'est de sentir que la vie racontée est aussi réelle que la vraie vie. Là où cela devient intéressant, c'est quand cette guerre devient une fiction ! Lorsque Colin Powell brandit devant la presse une photographie aérienne d'abris en Irak en prétendant qu'ils contiennent des armes chimiques, voilà une totale fiction qui permet d'envoyer des gamins à la guerre ! Deux cent mille morts en Irak permettent d'interroger ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ! C'est l'objet de la littérature, et en cela poser des questions sur la réalité est un acte politique.

Le fait que Powell ou Bush n'aient pas été jugés et ne le seront jamais pose évidemment question sur la nature même de la justice américaine. Être Noir et en prison pour avoir volé une voiture, cela doit vraiment vous choquer, non ?

Même pas d'avoir volé une bagnole, être trois fois du mauvais côté de la route suffit ! C'est une nouvelle forme d'esclavage, à la Jim Crow (2). Une nouvelle façon de mettre de côté l'homme noir dès qu'il a commis un délit, et donc de l'empêcher de voter et de participer à la démocratie.

Il semble n'y avoir jamais autant eu d'incidents raciaux aux Etats-Unis depuis les années 1960-1970, particulièrement entre la police et les Afro-Américains.

Cela a toujours existé mais, pendant des années, on a pensé que cela n'existait pas ou, pire, que cela n'avait aucune espèce d'importance. Et cette campagne « Black Lives Matter » (*NDLR : les vies noires comptent*) est importante : mon fils de 17 ans et ma fille de 19 y participent. Cette nouvelle génération, y compris mon fils de 12 ans, s'est positionnée pour Bernie Sanders et est engagée politiquement. Quelque chose de profond se prépare : on sort sans doute d'une génération tranquille qui voulait réussir à l'école et se préoccupait d'abord de travail et d'argent, mais qui aujourd'hui, nourrit une rage nouvelle.

Vous participez à Narrative 4, une association constituée d'écrivains réunis autour du concept d'« empathie radicale ». Pourquoi ?

L'idée, c'est : « Tu racontes mon histoire, je raconte la tienne », une façon d'expliquer



Colum McCann dénonce la politique pénitentiaire discriminatoire aux Etats-Unis.

et de raconter la complexité du monde. Cela fonctionne aux Etats-Unis, en Irlande, en Afrique du Sud : nous allons surtout dans les écoles, nous sommes soutenus par des milliers de profs qui sont les éléments essentiels de cette chaîne. Après la nourriture et l'eau, après un toit au-dessus de la tête, raconter des histoires est sans doute la chose la plus importante. Si on regarde les cultures qui ne sont pas capables de se raconter, ce sont celles qui sont discriminées ! Savez-vous combien il y a de Roms dans le monde ? Entre 15 et 20 millions. Savez-vous combien il y a de Juifs dans le monde ? A peu près 15 millions. Dites-moi quelle est la culture parmi ces deux-là capable de raconter des histoires ? Celle des Juifs, parce qu'ils savent que si vous ne racontez pas vous-même votre propre histoire, on la racontera pour vous.

«Après la nourriture, l'eau et un toit, raconter des histoires est la chose la plus importante»

Par leurs lois, leurs traditions, les Roms refusent de raconter leurs histoires : lequel des deux peuples est le plus discriminé ?

La réalité dépasse-t-elle la fiction ? Une femme à bord d'un avion américain a signalé le comportement suspect de son voisin qui « avait une tête d'Arabe » et dessinait des formules bizarres : il a été prié de descendre de l'appareil et on s'est aperçu qu'il s'agissait d'un éminent professeur italien, titulaire de mathématiques dans une prestigieuse université américaine, qui élaborait une formule de calcul. Pourquoi une telle psychose ?

C'est dingue, mais que voulez-vous faire ? Le danger vient aussi de la simplification des signes, de la langue. D'ailleurs, dans mes livres, se mélangent des termes linguistiques

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?

Je dirais Barack Obama : il s'agit d'un homme d'une profonde empathie et intelligence, il n'a pas pu mettre en œuvre l'intégralité des choses qu'il voulait réaliser mais il a essayé et il essaie encore. Ou peut-être Toni Morrison ? Non, Obama, définitivement.

Votre rêve américain ?

Mon rêve américain était de devenir Jack Kerouac et j'ai déjà vécu plus longtemps que lui (*sourire*). Ce rêve est un cliché américain sauf si vous le rendez plus compliqué... J'ai vendu un million de copies de *Dancer*, j'ai trois enfants et j'habite l'Upper East Side de New York. Et j'aimerais tellement voir un pays qui accepte les immigrants, voir qu'il a des intentions de social-démocratie bienveillante, mais c'est beaucoup demander aux Etats-Unis...

En même temps, où ailleurs dans le monde pouvez-vous avoir une rue pleine de Portoricains, et puis pleine d'Irlandais, de Dominicains, de juifs orthodoxes ou d'Italiens ? Et personne n'est blessé. C'est l'une des choses les plus étonnantes de l'après 11-Septembre : personne n'a été blessé, tué, il n'y a pas eu d'émeutes, pas de gens tabassés en rue. L'une des choses étonnantes de New York est que cette diversité est toujours disponible. Et c'est cela qui m'excite encore.

Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?

Se débarrasser de Donald Trump ! Hillary Clinton gagnera, même s'il y a six mois puis trois, je rigolais de Trump, mais aujourd'hui (*le 12 mai 2016*), je ne rigole plus. Ce serait un scénario cauchemardesque pour le monde ! ■

J. LAWLER DUGGAN/GETTY IMAGES

de différentes origines : hébraïque, yiddish, latino et autres. C'est le son, le rythme et la musique des mots qui m'intéressent. Cela fait un an que je travaille sur un ouvrage qui paraîtra sans doute dans deux ans, et qui se passera en Israël et en Palestine : je pense que l'écrivain doit écrire sur ce qui l'effraie.

La position d'écrivain irlandais immigré à New York – même si vous avez aussi la nationalité américaine – donne-t-elle une vue particulière sur ce télescopage historique entre Israéliens et Palestiniens ?

Pas forcément le fait de vivre à New York, mais en tant qu'Irlandais ayant vécu le processus de paix dans son propre pays, oui. Comme le fait de voir Belfast sans soldats ni tanks. Je refuse de dire qu'il est naïf de croire à la paix au Moyen-Orient entre ►



Colin Powell, en 1993, pointant le quartier général des services secrets irakiens, à Bagdad.

► ces deux peuples. Le sénateur George J. Mitchell Jr est venu en Irlande pendant trois ans et a écouté toutes les histoires des deux bords, catholique et protestant, sans dire un mot. Son père, Irlandais, avait été adopté par une famille libanaise quand il était devenu orphelin : il a écouté ces récits de confrontation depuis 500 ou 700 ans, à tel point qu'on lui avait donné le surnom d'Irish Pet (3). Il a amené les parties à négocier la paix en Irlande du Nord. Quand Obama l'a ensuite envoyé au Moyen-Orient, Mitchell s'est fait rouler : il a ensuite dit que la différence était que les gens d'Irlande voulaient la paix, pas ceux du Moyen-Orient. Malgré l'épuisement de vivre dans cet état de guerre plus ou moins larvé, les gens avaient refusé de raconter leurs histoires. C'est toute la différence. C'est pour cela que Narrative 4 est une organisation bien plus politique que littéraire, qui embrassera toute histoire qui croisera son chemin. Au Moyen-Orient, les adversaires ne sont pas prêts à écouter les histoires d'en face, sauf peut-être les gens de gauche, mais pas l'extrême du Fatah ni la droite israélienne. Quand j'y suis allé, pas un seul gamin israélien ne connaissait un seul gamin

arabe : totalement effrayant ! Le rôle de l'écrivain est donc d'y aller avec des histoires, mêmes nuancées et compliquées, puis de laisser les gens juger. Et c'est ce que je veux faire, ce qui est une énorme ambition, sur laquelle je vais échouer (*sourire*)...

La rédaction de *Treize façons de voir* était en cours lorsque vous avez été agressé dans le Connecticut, alors que vous alliez prendre la parole pour parler de l'« empathie » en Amérique. Que s'est-il passé ?

J'ai vu une femme qui était agressée par un homme – qui s'est avéré être son mari, Blanc, dans la trentaine, mécanicien en aviation et ivre – et elle saignait sur le trottoir. Il la frappait, il était 22 heures. Je suis intervenu et il a foutu le camp : j'ai aidé la femme à se relever et lui ai demandé si elle voulait appeler les flics, elle ne le voulait pas. Un quart d'heure plus tard, en retournant à l'hôtel, je parle à mon fils au téléphone de sa compétition cycliste et le type, qui m'avait suivi, m'a lâchement attaqué par derrière et m'a frappé. Pendant que j'étais à terre, il a continué à me frapper, tapant ma tête contre un mur. Je me suis réveillé deux heures plus tard relié

à une machine. Mais je m'en suis sorti, j'ai gagné cette bataille-là même si je suis passé tout près de la mort. L'homme a été condamné à deux ans parce qu'il a reconnu la préméditation, lors d'un procès où l'on m'a invité à prendre la parole : j'ai demandé qu'il n'aille pas en prison. Je ne suis pas Gandhi mais aller en prison, *fuck*...

La culture en Amérique ?

Là, on parle d'un oxymore (*sourire*), non : il y a un courant tout à fait significatif de culture qui irrigue les Etats-Unis ! Le problème est que la culture est réservée à certains et interdite à d'autres, et cela est extrêmement dérangeant et déconcertant. Et cela empire puisque les riches deviennent plus riches et les pauvres s'appauvrissent, le fossé entre les deux se creusant de façon significative par rapport à il y a vingt ou trente ans. ■

- (1) L'Ivy League regroupe huit prestigieuses universités privées du nord-est des Etats-Unis, dont Yale, Columbia, Princeton et Harvard.
 (2) Les Jim Crow Laws constituent un ensemble de lois locales, installant une discrimination raciale après 1890.
 (3) Animal de compagnie irlandais.

Ecrire, à la première personne

Fils d'un révérend afro-américain et d'une migrante juive de Pologne, James McBride, né en 1957, a écrit cinq livres, dont une brillante bio de James Brown. Il parle de l'écriture black et du marché du livre US.

PAR PHILIPPE CORNET

« On pourrait être tenté de dire qu'il n'existe pas d'"écriture noire". Mais en fait, il y en a bien une, ne fût-ce que par le lien avec les autres écrivains afro-américains et une histoire commune au cœur de la plupart des récits. » Rencontré au Festival America de Vincennes (Paris), James McBride (1) prend alors l'accent noir : « Ce langage passe volontiers par la lenteur et donne naissance à des expressions comme "Get Gone" ou "That fool ain't gonna sense" (2). Parfois, votre bouquin est classé en fiction, parfois en histoire noire, ce qui peut brouiller les pistes. Il est évident aussi que les différences entre écrivains noirs sont légion, certains sont mauvais (*sourire*). Mais dans mon travail, je cherche d'abord les points communs de l'expérience humaine. »

ÉCRIVAIN ET SAXOPHONISTE

L'écrivain se double d'un prof. « J'enseigne l'écriture à l'université et j'essaie d'apprendre à mes étudiants le sens d'une histoire à la première personne, la structure et, surtout, le temps et l'endroit où il faut placer les personnages. Les gamins d'aujourd'hui bloguent, tweetent et ont du mal à joindre les mots dans un contexte. » Evoquant la littérature en Amérique, McBride affirme : « Elle a moins d'importance qu'auparavant. Trop de livres ne sont pas bons, et les grandes chaînes de librairies américaines comme Barnes & Noble ne connaissent pas ce qu'elles vendent : si vous êtes un nouvel écrivain sur le marché, vous aurez droit à trois semaines sur les rayons et puis, terminé. Les librairies indépendantes sont

James McBride fait du drapeau américain une cape, esquisse un pas de boxe, puis le brandit comme un trophée.

essentielles à la liberté d'expression et aux nouveaux discours. »

McBride a écrit cinq livres, dont sa bio familiale à succès, *The Color of Water* (1996), et *Miracle at St Anna* (2002), adapté au cinéma par Spike Lee en 2008. Il est aussi musicien, saxophoniste de jazz. « Le jazz, c'est suivre les routes mais pas forcément les principales : mon écriture ressemble à cela. » En écrivant une biographie de James Brown (3), il (re)découvre que la musique est inséparable « du fric à toutes les sauces ». Tout le monde ponctionne du dollar à la star du funk : cousins, amis et relations... « Oui, l'Amérique est un lieu d'argent, déclare McBride : Wall

Street, le Congrès, les grandes compagnies... C'est vrai que *The Color of Water* a été un grand succès (NDLR : vendu à 2,5 millions de copies), mais il est rapidement sorti en poche. Il n'a jamais été un best-seller en format relié, ce qui aurait vraiment pu changer la donne. Faut que je continue à bosser : j'ai trois enfants et mon ex-femme me prend des milliers de dollars chaque mois. » ■

(1) Dernier livre paru : *L'Oiseau du bon Dieu*, chez Gallmeister.

(2) « Va-t'en » et « Ce type est dingue ».

(3) *Kill'Em And Leave* paraîtra en français au printemps 2017.



NINA BERMAN

« L'armée américaine est la seule institution sociale du pays »

En 2007, elle obtient le premier prix de la section portrait du World Press Photo avec *Marine Wedding*, qui immortalise le mariage d'un marine américain atrocement défiguré lors d'un attentat suicide en Irak. Professeure à la prestigieuse Columbia University new-yorkaise, la photojournaliste Nina Berman analyse le rôle central de l'armée et les nouveaux conservatismes religieux aux Etats-Unis.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET

L'école de journalisme de Columbia, où a lieu cette interview, incarne l'excellence du journalisme américain. Mais celui-ci est aujourd'hui mis en cause par son côté sensationnaliste qui a pu servir à un certain Donald Trump. Le formidable journalisme américain dénonçant le scandale du Watergate (1) ou démontrant l'échec au Vietnam : mythe ou réalité ?

Nina Berman : Je suis née en 1960. J'ai grandi à New York puis dans une banlieue du New Jersey. De la guerre du Vietnam, je me rappelle d'une sorte de flux incessant d'images... Je me souviens de manière plus

claire du Watergate, affaire à la fois traumatique et excitante qui ne séduirait pas les gens aujourd'hui attirés par le cas Trump. Je suis issue de la classe moyenne juive libérale, aspirant à une forme d'égalité. Pour moi, la chose la plus importante dans la vie est l'absolue vérité. Lorsque j'ai présenté *Purple Hearts*, mon livre sur les soldats revenus meurtris de la guerre en Irak, au National Vietnam Veterans Art Museum à Chicago, 500 militaires m'ont mise sur le gril en me demandant si mes images contribuaient à l'idée de la défaite en Irak... Je ne sais pas si les photos de soldats blessés, mutilés, handicapés au Vietnam ont contribué à l'arrêt de la guerre mais je pense que cela a mis en cause la position de l'establishment politique. Les photos de 1965 propageaient l'image de boys triomphants en route pour se battre. Mais les générations suivantes de photographes ont réalisé un tout autre type de travail sur le cours de la guerre.

L'armée personifie le patriotisme. Aux Etats-Unis, le drapeau est omniprésent, mais si les gens avaient constamment besoin de souligner leur identité : pourquoi ?
Je ne suis pas sûre de comprendre... Lors de la première guerre du Golfe, j'ai été ébahie

de voir le nombre de drapeaux flotter à New York City et dans les environs, chez les particuliers. Pour moi, le drapeau américain n'a jamais été symbole de patriotisme mais plutôt de pouvoir impérialiste. Comment New York, cette ville libérale, progressiste, hippie, pouvait-elle faire fleurir autant de drapeaux dans un ballet exhibant les généraux et les tanks ? Je ne comprends pas...

Avant le mandat de George Bush père – et la guerre du Golfe –, les années Reagan ont définitivement décomplexé le désir de richesse, changeant la nature profonde de la société américaine. Argent et drapeau ?
Oui, et cela a aussi coïncidé avec un changement dans la façon dont les médias couvraient les guerres. Il était important pour l'establishment politique et militaire de séduire les networks mais aussi les journaux locaux qui, du coup, ont été invités à participer à la couverture des guerres. Des gars de l'Ohio partaient au front et il en résultait des reportages totalement sentimentaux, nunuches, enflammés, qui n'avaient rien de l'investigation ou de la remise en question de l'information donnée par les militaires, qui ont menti de façon constante au public américain. Lors de la seconde guerre du Golfe, ►

PHILIPPE CORNET

Bio express

Née en 1960 à New York, Nina Berman a publié deux livres chez l'éditeur britannique Trolley Books, *Purple Hearts - Back From Iraq* (2004) et *Homeland* (2008), où elle explore les thématiques du patriotisme et de la militarisation de la société américaine. Récipiendiaire de nombreux prix et bourses, Nina Berman expose internationalement. Depuis 2012, elle est professeure associée à l'école de journalisme de l'université de Columbia, à New York. ■

« La seule façon dont je veux bien poser avec le drapeau américain, explique une Nina Berman réticente, c'est qu'il me serve de nappe... »

4504

Le nombre de morts dans l'armée américaine en Irak entre 2003 et 2011. On compte aussi 36 710 blessés.

500 000

Irakiens, au moins, ont perdu la vie depuis 2003.

► Les journalistes américains qui, a priori, ne s'intéressaient pas à la couverture des guerres, ont fabriqué des articles supposés *sexy*.

La guerre devenait-elle une série dramatique ?

Oui. En 2002, quelques mois avant l'invasion de l'Irak, j'étais dans la salle de presse à Washington et tous les journalistes ne parlaient que d'une chose : de ce qu'ils allaient porter comme fringues et emmener comme équipement à la guerre ! Tout à coup, cette couverture incessante du conflit n'avait plus de sens, hormis celui de faire grimper les taux d'écoute. Les informations se sont mises à ressembler à un show télé : je me suis dit que mon travail devait servir à contrer cette façon de faire de l'information. Ma toute première image de guerre a été prise en 1987 au Vietnam : j'ai photographié des frères siamois, handicapés à cause de l'agent orange (NDLR : un défoliant puissant pulvérisé par l'armée américaine pour affaiblir la résistance en affamant la population). J'accompagnais un groupe de vétérans qui retournaient là-bas alors que très peu d'Américains y étaient allés depuis la fin de la guerre. Tous ces mecs, devenus camés, alcooliques, dont les vies étaient remplies de cauchemars, ne comprenaient pas pourquoi ils avaient tué tous ces gens. Je me suis demandé pourquoi cette violence de la guerre continuait à se perpétuer de génération en génération.

Comment avez-vous repéré les soldats blessés de Purple Hearts ?

Il n'y a pas de liste connue des blessés de guerre, donc j'ai googlé un certain nombre de mots comme bombe, soldat, Irak. Les seuls journaux qui couvraient le sujet étaient ceux des petites villes, qui racontaient par exemple que tel quarterback (NDLR : un poste offensif au football américain) ne pourrait plus jamais jouer. J'ai remonté le fil petit à petit, lentement, pour les trouver. *Purple Hearts* présente la première génération de blessés en Irak : je n'ai pas eu besoin de la permission de l'armée pour m'intéresser à



Sa série *Marine Wedding* montre le vrai visage de la guerre : pour Nina Berman, « la chose la plus importante dans la vie est l'absolue vérité ».

© NINA BERMAN 2006/REPORTERS

ces soldats rendus à la vie civile, même si j'en ai interviewé certains dans un hôpital de vétérans ou dans une base militaire.

Certains soldats considèrent d'abord l'armée comme un employeur...

Chaque histoire est différente mais ces soldats ont un point commun : tous voulaient accomplir quelque chose de bien dans leur vie, tous ont eu leur raison de s'engager, pour trouver un boulot, pour des raisons patriotiques, pour partir de chez eux et tous ont vu l'armée comme un choix moral de carrière... Sur le mur de ce bureau, le type sur la photo, avec ses deux jambes manquantes, s'appelle Alan Jermaine Lewis. Quand il a eu 6-7 ans, son père a été tué, puis sa sœur et son meilleur copain... Je pense qu'il a rejoint l'armée pour sauver sa peau. Mon livre est aussi une exploration du choix et de la violence en Amérique. La fille d'une de mes meilleures amies s'est engagée dans la Coast Guard et son fils dans la Navy, parce que le coût de l'université est tel que même les gens qui ne sont pas militaires s'engagent quand même (2).

Parce que la classe moyenne s'érode ?

Oui, fortement. L'un des enjeux principaux de l'actuelle campagne présidentielle (NDLR : l'entretien a eu lieu fin mai 2016), l'une des raisons pour laquelle Bernie Sanders intéresse les gens, est que les jeunes de ce pays sont des esclaves de la dette et que la seule alternative est de trouver un boulot genre Wall Street. A l'université, ma génération se passionnait pour la philosophie, tentait de cerner les questions majeures de la vie, ce luxe-là semble aujourd'hui impossible, à moins d'être super riche. Vous entrez à l'université en vous posant cette question : quel est le travail qui va payer ma dette ?

Quel est le deal entre l'armée et la recrue qui s'engage aussi pour faire des études ?

En général, il s'agit d'un contrat de quatre années que vous commencez, bien entendu, par prêter dans l'armée, sauf si vous partez à aller directement à West Point ou Annapolis, les prestigieuses académies militaires. L'armée américaine est devenue la seule institution sociale aux Etats-Unis et

les gens souhaitent cette vie, même s'ils ne veulent pas forcément aller se battre. Les gens veulent avoir accès aux soins de santé gratuits, ils veulent une éducation gratuite.

Qu'arrive-t-il à ces vétérans blessés au point de ne plus pouvoir servir ?

Il y a beaucoup d'histoires difficiles. Prenons celle du même soldat, Alan Jermaine Lewis qui a perdu deux jambes et qui a des éclats de shrapnel dans tout le corps. Son handicap représente un certain montant en dollars de compensation, qui n'est pas énorme. Mais si vous vous retrouvez au fin fond d'une petite ville perdue, c'est précieux. Il souffre de stress post-traumatique : à chaque fois qu'il monte dans un véhicule, il pense qu'il va exploser, donc il ne peut pas trouver un travail qui implique de conduite. L'armée affirme qu'il souffrait de problèmes personnels avant le début du contrat : la conséquence de cette pression est que les vétérans laissent tomber l'action judiciaire, parce qu'ils sont le plus souvent jeunes et sans beaucoup d'habileté à se défendre eux-

mêmes. Et ils pratiquent alors l'automédication. C'est pour cela que le taux de suicide est aussi élevé. J'ai une théorie là-dessus : les autorités militaires se sont toujours assurées que durant les guerres, celle du Vietnam par exemple, les soldats aient accès aux opiacés, à l'herbe et là, en Irak, les gars évoluent dans une société musulmane sans accès libre à l'alcool. Donc, toutes les drogues légales qui circulent : psychotropes, antidépresseurs etc., un cocktail de médicaments donné aux combattants, absolument gigantesque, sans que personne ne connaisse exactement l'effet des combinaisons ! Je voudrais que l'on trouve le budget de l'armée juste pour...

... le Xanax ?

Exactement ! Après mon livre *Purple Hearts*, j'ai continué à photographier ces soldats qui vivaient avec des boîtes remplies de toutes sortes de drogues légales, sans qu'ils ne sachent ce qu'ils prenaient ! Forcément, les effets secondaires sont énormes et peuvent rendre les gens dingues.

Votre autre livre, *Homeland* est surprenant parce que la ligne entre comédie et tragédie est brouillée : vous photographiez notamment des fondamentalistes qui, au Colorado, se déguisent en musulmans. Une femme en burqa intégrale distribue des cacahouètes aux pratiquants de la New Life Church dans le Colorado...

Il s'agit d'une Eglise extrêmement influente : le pasteur responsable, Ted Haggard, a fait parler de lui parce qu'il avait eu des contacts sexuels avec des prostitués masculins et avait acheté du cristal meth (NDLR : un dérivé de la méthamphétamine), ce qu'il n'était pas supposé faire (*sourire*). Le genre de type qui dit être en contact une fois par semaine avec George W. Bush... J'étais vraiment intéressée par le phénomène de ces méga-églises qui, d'une certaine façon, profitent de cette atmosphère où l'on réduit constamment les services sociaux, et prennent la place de l'Etat ! L'Eglise fournit l'école, la salle de sports et la bibliothèque, plus des emplois de « comédiens » lors de Missionary Days où les pratiquants s'habillent de la façon dont se vêtent les gens qu'ils veulent convertir, comme les Afghanes en burqas ! Dans ce pays, l'utilisation de la religion est parfois une simple usurpation des valeurs défendues, « fondamentalistes », « évangéliques » : certaines personnes provenant de ce milieu, y compris des politiciens, sont l'équivalent des talibans américains, tweetant des extraits de la Bible. Et les politiciens, qui voient comment on peut tirer profit de tout cela, ne vont pas parler des changements clima-

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?

Un rebelle, mais aucun nom ne me vient à l'esprit... Peut-être Martin Luther King.

Votre rêve américain ?

Il s'agissait d'être libre.

Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?

D'abord, je questionnerais le fait de savoir si elle a toujours été grande, pour qui et pourquoi ? Ce pays a été construit par des immigrants qui ont massacré les populations indiennes et bâti une prospérité sur l'esclavage, y compris ici, à New York. Et nous sommes-nous excusés auprès du Vietnam pour ce que nous lui avons fait ? Non, jamais. ■

tiques mais plutôt de la question des transgenres. Une politique de tabloids.

Quelle part de la population américaine est impliquée dans ces mouvements religieux ?

C'est énorme : à peu près l'intégralité de la Southern Baptist Convention, soit 15 millions de personnes (3). C'est vraiment elle qui pousse le mouvement sans oublier les grands groupes de médias qui lui sont associés. Colorado Springs est non seulement sa base mais aussi celle de l'United States Air Force Academy, la branche la plus conservatrice de l'armée, la plus connectée aux mouvements évangéliques.

Vous expliquez que des gens sont engagés à 12 ou 15 dollars l'heure pour jouer les « terroristes » lors d'exercices et de simulations d'autodéfense. Donc, ces Eglises donnent aussi du travail aux gens ?

N'est-ce pas ironique ? Ce n'est pas une stratégie nationale (*rires*) mais dans une communauté, cela peut fonctionner. ■

(1) Deux journalistes du *Washington Post* enquêtent dès l'été 1972 sur le cambriolage du Watergate, siège du Parti Démocrate à Washington DC, et publient une série d'articles qui contribueront à la démission du président Nixon en 1974.

(2) Selon l'organisation College Board, pour un cursus de quatre ans, et selon votre appartenance ou non à l'Etat où se trouve l'université, l'inscription et le logement coûtent entre 18 943 dollars et 42 419 dollars à l'année. Il s'agit d'une moyenne, certains établissements prestigieux reviennent à plus de 60 000 dollars à l'année.

(3) La plus grande Eglise américaine après l'Eglise catholique, qui compte près de 70 millions de fidèles.

NAJLA SAÏD

« Les Etats-Unis croient au melting pot mais surtout à l'assimilation »

Dans un livre et un one-woman-show touchants, cette quadra new-yorkaise raconte la complexité d'être Arabe américaine aux Etats-Unis. Surtout lorsqu'on est fille d'un fameux intellectuel d'origine palestinienne.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET - TRADUCTION : CHARLOTTE CORNET

Vous habitez l'Upper West Side de Manhattan, quartier bourgeois de tradition juive libérale où vous avez grandi. Votre père, Edward Saïd (1935-2003) était Américano-Palestinien, écrivain et professeur de littérature à Columbia, et votre mère, Mariam Cortas, qui a travaillé dans la finance, est Américaine d'origine quaker libanaise anglophone. Enfant, on vous inscrit à la prestigieuse école Chapin dans le très chic Upper East Side. Expliquez-nous...

Najla Saïd : L'Upper West Side, c'est un peu le terrain de Woody Allen – même s'il n'y habite pas –, de Philip Roth ou de *When Harry Met Sally*. Des Juifs à la Bernie Sanders, même si lui vient de Brooklyn (sourire). Aujourd'hui, le quartier est devenu très

cher, très bourgeois. Mais il reste différent de l'Upper East Side qui incarne, lui, la prospérité des anciennes familles blanches, descendantes du *Mayflower*, celles des vieilles fortunes. Le New York des années 1970 où j'ai grandi était encore un lieu dangereux et offrait peu d'écoles publiques gratuites de qualité. Or, l'éducation était, pour mes parents, une valeur essentielle. Ma grand-mère maternelle, féministe, avait dirigé une école de filles à Beyrouth et c'est ainsi que je me suis retrouvée à Chapin, un endroit complètement *waspy* (1), ayant accueilli Jacqueline Bouvier (future Kennedy-Onassis) ou la reine Noor de Jordanie.

Tout cela semble miner votre identité déjà fragmentée entre les Etats-Unis, pays où vous êtes née et dont vous détenez le passeport, et le Moyen-Orient, où sont vos racines familiales : c'est ce que vous exposez dans votre bio *Looking For Palestine*, sous-titrée *Growing Up Confused In An Arab-American Family* (2). Pourquoi ?

Je pense que beaucoup de choses étaient dans ma tête... et c'est l'une des caractéristiques des enfants que de vouloir nécessairement s'intégrer. J'ai fréquenté l'école Chapin pendant la crise des otages en Iran en 1979 (3). La plupart des parents de mes camarades de classe étaient républicains et supporters de Ronald Reagan. J'avais l'impression que le point de vue des miens, des intellectuels, des

personnes élégantes mais qui n'avaient rien à voir avec les pétrodollars de l'Arabie saoudite, tranchait nettement sur l'opinion générale. Chacune des filles de l'école portant un nom « différent », voyait son patronyme massacré et cela m'a d'emblée embarrassée : quand on me posait des questions sur mon nom, je disais que c'était un nom français : « je nage là ». Je pensais être Européenne parce que mes parents ne ressemblaient pas aux Arabes vus à la télévision et qu'ils n'étaient pas musulmans. Je savais seulement être d'une famille où l'on parlait une langue, l'arabe, que personne d'autre ne parlait.

Dans votre livre, vous racontez l'expérience d'être perçue comme blanche !

Je n'avais pas la peau mate et j'étais chrétienne. Du coup, à l'école, j'étais perçue comme blanche et essayais de l'être. A un certain moment, je me suis même dit que je devais être juive, parce que ça paraissait être un bon moyen d'être libérale, progressiste et un peu différente (sourire). Plus tard, à l'université de Princeton, les étudiants issus de minorités ne me considéraient pas comme l'une des leurs : je ne trainais pas avec les latinos et les Noirs. Je me suis toujours sentie plus à l'aise avec les Blancs, et c'est parmi eux que j'étais acceptée. Aujourd'hui, c'est l'inverse. J'ai l'impression que je suis mieux acceptée par les minorités, et moins par les Blancs.

PHILIPPE CORNET

Bio express

Née à Boston en 1974, Najla Saïd est l'un des deux enfants d'Edward Saïd, qui publie en 1978 *L'Orientalisme*, essai majeur sur la perception occidentale de l'Orient. Actrice, auteure, activiste, elle se produit régulièrement au théâtre et connaît, en 2010, la reconnaissance pour sa pièce largement autobiographique, *Palestine*, jouée à Off Broadway et qui continue à tourner dans les universités américaines. ■

Dans son appartement de l'Upper West Side, Najla essaie le drapeau comme foulard mais change d'avis, et le pose sobrement en guise de châle sur les épaules.

Manifstation contre l'installation d'une mosquée près du site de Ground Zero à Manhattan, en 2010. « Je me suis sentie vraiment étrangère après les attentats du 11-Septembre. »



SPENCER PLATT/GETTY IMAGES

► Lors des attentats du 11 septembre 2001, qu'avez-vous immédiatement ressenti ?

C'était vraiment effrayant parce que je me suis sentie vraiment étrangère à ce moment-là. « Ce sont forcément des Arabes qui ont fait ça, des Palestiniens... », affirmaient les gens alors qu'on ne disposait encore d'aucune info. Je croyais que tout le monde allait me poursuivre, littéralement. « Mais personne ne va penser que tu es Arabe », m'a assuré ma mère. Je lui ai demandé si je devais porter une croix autour du cou. Là, elle s'est vraiment énervée parce que c'est ce que les Libanais faisaient pendant la guerre civile, s'identifier par la religion. Pour elle, il était hors de question que je fasse ça – mes parents sont plutôt laïques – et elle m'a enjoint d'arrêter de tomber dans le piège.

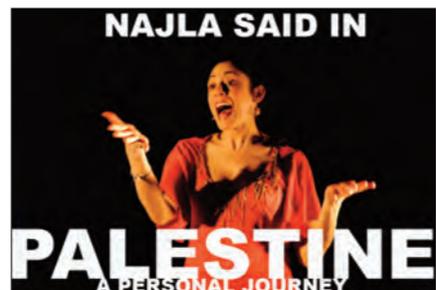
C'était il y a quinze ans, les choses ont-elles changé ?

Depuis, les Etats-Unis ont quasiment tout le temps été en guerre. Les étudiants universitaires devant lesquels je joue ma pièce ne saisissent pas tout. « Comment se fait-il que tu ne savais pas que tu étais Arabe quand

tu étais petite ? » me demandent-ils souvent. Je leur réponds : « C'était un monde différent, les Arabes américains n'étaient même pas une minorité. » Maintenant, les étudiants semblent davantage pro-Palestiniens que pro-Israéliens. Ce n'était pas du tout le cas il y a vingt, dix ou même cinq ans.

Comment votre one woman show, Palestine, présenté à Off Broadway en 2010, a-t-il été conçu ?

Mon père est mort en 2003, et comme beaucoup de personnes déprimées, j'ai largement écrit dans mon journal intime. Je me suis



Son one-woman-show fut un succès à New York.

« Si vous êtes Arabe ou Palestinien et que vous montez sur scène, c'est supposé devenir un acte politique »

rendu compte que je pouvais, d'une certaine manière, éduquer les gens à propos du Moyen-Orient à travers mon histoire, parce que je n'avais pas honte de reconnaître que je ne comprenais pas le Moyen-Orient non plus (sourire). Mon grand-père est venu en Amérique il y a un siècle, en a acquis la nationalité et en a été extraordinairement fier. Il disait : « America is the best ! », comme si les rues étaient pavées d'or. Mes parents, eux, ont toujours davantage parlé des Américains – ils le sont aussi – comme d'un peuple à part, sans qu'ils aient un plein sentiment d'appartenance au pays. Les Etats-Unis croient au melting pot mais surtout à l'assimilation.

1 697 570

Le nombre de citoyens arabes américains que comptent les Etats-Unis (en 2010). Dont 55 % de chrétiens et 45 % de musulmans. Les Libano-Américains sont la plus importante communauté, forte d'un demi-million de personnes.

Votre spectacle a affiché complet pendant neuf semaines à New York. Vous attendiez-vous à cet accueil ?

Je me suis dit que les spectateurs allaient penser que j'étais politisée, que personne n'allait venir. Or, il n'y a pas eu une seule fois où des gens ont manifesté, ou quoi que ce soit. Il y a eu des mauvaises critiques, mais la pire était personnelle, écrite par une femme qui, en gros, disait que j'étais une enfant gâtée. Elle n'a pas compris la pièce. Personne ne m'a reproché mes propos, personne n'a essayé de me tuer (sic). Enfant, j'avais trop peur de dire ce que j'étais. C'est incroyable, parce que ce one-woman-show m'a permis, d'une certaine façon, de devenir moi-même. Neuf fois sur dix, je recevais une standing ovation. Aujourd'hui, je me considère comme une actrice : même si j'auditionne pour des choses complètement différentes, je ne suis plus en recherche de reconnaissance, j'ai réalisé quelque chose.

Un mot sur l'identité d'actrice arabe américaine...

J'ai joué dans une pièce à Boston, où j'incarnais une Israélienne. A chaque rencontre après une représentation, on me demandait si ça n'avait pas été trop dur pour moi d'endosser ce rôle... Et ça me frustrait, parce qu'on ne posait jamais cette question à d'autres artistes, notamment à cet acteur juif qui jouait un Palestinien ! Si vous êtes Arabe ou Palestinien et que vous montez sur scène, c'est supposé devenir un acte politique. Alors que pour moi, l'idée est de monter sur scène et de montrer aux gens que je peux être n'importe qui.

Dans votre livre, vous racontez que votre père est invité à un spectacle au lycée et que tout le monde le reconnaît : vous vous rendez alors compte qu'il est célèbre. Aujourd'hui, avec le recul, comment appréciez-vous l'importance de son travail ?

D'abord, mon père n'est pas une célébrité à la Robert Redford. Il était surtout connu dans les milieux universitaires, à New York. Je ne me rendais pas compte à quel point il était influent au niveau mondial. Pour certains, il est comme Che Guevara, et ça c'est le côté un peu bouleversant de l'histoire, l'admiration et la vénération que certains lui vouent. On me demande en mariage sur Facebook, des gens obsédés par mon père, c'est vraiment bizarre. Et en même temps, il y a pas mal de personnes qui reprennent ses idées, les simplifient ou les déforment, et c'est frustrant. Mon père était très nuancé dans ses propos. Il voulait sans cesse créer du lien, au-delà des groupements communautaires..

Difficile de parler de l'Amérique sans évoquer son obsession de la notoriété, de l'argent, de la célébrité et de l'ultramédiatisation. Qu'en pensez-vous ?

Ce pays est une société où la notion d'image et de célébrité prend des proportions absolument ridicules : tout le monde veut ressembler aux Kardashian ou fonder un empire financier, tout le monde essaie de se transformer en sa propre marque. J'ai du mal comme actrice avec cette obligation d'assurer des coups de marketing, d'être un « produit », comme le fait Brad Pitt.



Najla et son père Edward, écrivain et professeur de littérature.

Dans votre livre, vous dites que vous « êtes trop blanche » pour jouer un rôle d'Arabe. Qu'est-ce que cela signifie ?

Je passe essentiellement des auditions pour la télévision et le cinéma, parfois pour le théâtre. Je parle arabe assez bien et il est quand même évident que je le suis vu mon

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?

Samuel Beckett !
Votre rêve américain ?
 De ne pas sentir en permanence que je n'appartiens pas à cet endroit. Parce que c'est mon seul pays. Je pense que c'est en partie dû au fait que j'étais au Liban en 2006, pendant la guerre, et qu'Israël bombardait grâce à l'argent de mes impôts. Je me bombardais moi-même ! Les gens me demandent pourquoi je ne suis pas devenue démocrate pour pouvoir voter pour Hillary Clinton : je ne voterai pas pour elle, sauf si je dois vraiment le faire pour que Trump ne devienne pas président. Mais je veux vivre dans un pays où je ne dois pas choisir entre la peste et le choléra, parce que personne ne sera du côté des miens. C'est vraiment difficile de me sentir uniquement américaine : je ne peux pas être Libanaise parce que cette nationalité ne se transmet pas par la mère, et je ne peux pas être Palestinienne. Du coup, je suis obligée d'être Américaine, c'est tout ce que je serai.
Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?
 Avant toute chose, il serait temps de mettre en place un véritable système de santé. C'est le plus important, je ne comprends pas comment au xxii^e siècle, ce ne soit pas une priorité. Je pense que si les Américains avaient une meilleure assurance santé, ils pourraient davantage s'intéresser aux autres... ■

nom. La blancheur, vous savez, c'est autre chose parce que de nombreux Arabes sont clairs de peau. Un jour, je vais à une audition où l'on demande une actrice libanaise : j'annonce que je suis américaine d'origine moyen-orientale et là, mon interlocuteur me confie qu'il cherchait précédemment un acteur pour jouer un Libanais et qu'il a engagé un... Indien. J'ai compris que ce type n'avait absolument aucune idée de ce dont il parlait, d'autant qu'il me donne un texte d'origine arabe, passé par Google traduction, et que cela ne ressemble absolument à rien. Bref, il m'a dit que j'étais « sans doute » trop blanche. Il a fini par engager une fille d'Asie du Sud-Est pour jouer une Arabe (rires). ■

- (1) De Wasp, White Anglo-Saxon Protestant.
- (2) Riverhead Books, 2013, en anglais.
- (3) Le 4 novembre 1979, un groupe d'étudiants iraniens supporters de la ligne dure de l'ayatollah Khomeini, pénètre dans l'ambassade américaine de Téhéran et prend en otages 52 diplomates américains qui ne seront libérés qu'après 444 jours de captivité.



En 1980, le métro de Prospect Avenue a accueilli le tournage de *Fort Apache, The Bronx*. Un film alors peu flatteur pour la population locale.

Bronx, une renaissance

Qualifié au milieu des années 1970 de « trou à rats » de l'Amérique, le South Bronx tente aujourd'hui de relever les défis d'un quartier latino en pleine mutation, à la porte nord de Manhattan. Sans être dévoré par la gentrification.

PAR PHILIPPE CORNET

« Je suis arrivée de San Francisco à New York City en 1991, une période très chaude pour la ville qui, en 1992 et 1993, comptabilisait 2 500 homicides à l'année. » La pathologiste Yvonne Milewski débarque à Big Apple en même temps que le crack : « L'épidémie a frappé toute la ville mais particulièrement Manhattan et le Bronx : il y avait, littéralement, des meurtres à tous les coins de rue et chaque jour, des cadavres gisaient sur le bitume. L'ampleur du problème était effrayante, dans le South Bronx bien sûr mais aussi dans des coins où cela semble aujourd'hui inimaginable, comme autour de l'université de Columbia, vers la 160^e rue de Manhattan. Le bureau de médecine légale a fini par ouvrir une antenne dans le Bronx, au Jacobi Medical Center, au temps où le meurtre d'un jeune Noir ou Latino, ne faisait même plus une ligne dans les news. »

Fille d'une famille immigrée polonaise, Yvonne Milewski pense que le quartier où elle exerce son job doit aussi être synonyme de lieu de vie : « J'avais cette *Bronx Pride*, pensant que je ne pouvais pas juste travailler à un endroit sans avoir de lien plus profond avec lui, ce qui voulait dire convaincre mon avocat de mari d'emménager ensemble dans le Bronx. Quand on regarde la carte de New York, c'est une évidence puisque c'est à dix minutes de métro de Manhattan, mais Kevin a trouvé cette idée absurde, hors de question, l'endroit était peu sûr, trop délicat. » Yvonne Milewski est toujours pathologiste new-yorkaise, après des détours au Texas, notamment, et une petite nostalgie du Bronx passe sur le café hipster où l'on se retrouve, dans le Queens. « Le crack semble avoir été supplanté par l'héroïne, une drogue que même

les gamins des faubourgs riches de Long Island consomment. Le nombre de meurtres tourne désormais autour de 600 par an pour tout New York, mais je ne suis pas sûre que la gentrification gagne de sitôt le Bronx. »

SEULS BLANCS À BORD

Au fur et à mesure que la ligne 2 de métro laisse Manhattan derrière elle et grimpe dans un sourd grondement vers le nord-est, on quitte les sous-sols new-yorkais et le paysage urbain change. On passe des *condos* aux prix flambés – comptez 750 000 euros pour un appart 1-chambre dans l'Upper West Side – à de mornes HLM en briques et des maisons exiguës qui tracent des avenues sans éclat. Ne restent bientôt plus que deux Blancs à bord de la rame. Un voisin latino – tous les passagers semblent l'être désormais – nous demande si l'on va au zoo du Bronx : dans ce coin de New York, à peu près la seule destination plausible avec le Yankee Stadium, en tout cas pour des caucasiens (1). Comme si le thermomètre racial chauffait particulièrement entre Manhattan et la station de la E180 du Bronx où se tient notre rendez-vous.

Sur le trajet, des images s'installent : la visite d'un président Jimmy Carter hébété en 1977 face à un terrain de ruines désolantes, South Bronx, la naissance du hip hop dans les *projects* ghettoisés, South Bronx encore. Ou cette réplique d'*Apocalypse Now* lorsqu'un jeune Marine noir embarqué dans l'aventure Vietnam, est qualifié « en provenance d'un trou à rats du South Bronx ». Le Bronx, un des cinq arrondissements de New York, compte 1 419 733 habitants (en 2013) sur une surface équivalente à 7/10^e de Bruxelles. Et même s'il comporte des quartiers résidentiels – Riverdale, Country Club, Pelham Bay – la réalité



Le South Bronx reconstruit, prochaine succursale de la nouvelle bourgeoisie hipster new-yorkaise ?

► sociale paupérisée du South Bronx a déteint sur l'ensemble du *borough* new-yorkais, comme incarnation ultime de l'échec. Dès qu'un bout de ville de la planète semble plus pauvre et criminalisé que la moyenne, le voilà *bronxisé*. Demandez donc à Molenbeek.

CHAMPION DE L'INTÉGRATION

Après un quiproquo à la sortie du métro où l'on monte dans la mauvaise voiture – un taxi clandestin conduit par un Arabe rigolard – le bon conducteur débarque, chemise et énergie new-yorkaises. Né dans le Bronx en juin 1957 de parents portoricains, Bobby Sanabria a été nommé à sept reprises aux Grammy : percussionniste de réputation, il s'est distingué en jouant avec les maîtres latinos comme Tito Puente, le Beethoven du mambo. « Je suis la dernière génération qui a été exposée aux musiques de la rue, avant que le maire Giuliani n'impose ses lois pour nettoyer la ville, raconte-t-il. Connaissez-vous

cette histoire du régiment américain entrant en guerre en 1917 au son du jazz et du ragtime ? Dix-huit Portoricains en faisaient partie. Et savez-vous que le Grand Concourse du Bronx, boulevard inauguré en 1909, où Kennedy triompha en 1960, a été modélisé sur les Champs-Élysées parisiens ? »

S'il n'a pas de diplôme d'historien, Bobby Sanabria en a la vocation dévorante. Sa *bronxologie* nous embarque en voiture pour sortir du quartier – où ses voisins sont albanais, syriens et vietnamiens – et filer au



REPORTERS

Bronx Music Heritage Center, centre culturel modeste en taille et large en ambitions. Son épouse également portoricaine, Elena Martinez, en est la directrice artistique et gardienne d'une flamme intégralement supportée par Bobby. « Dans les années 1940-1950, le Bronx était la destination pour les membres de la classe ouvrière new-yorkaise, que vous étiez afro-américain, italien, irlandais, juif ou portoricain. Ma minorité a reçu la nationalité américaine en 1917 et, après la Seconde Guerre mondiale, formé le plus important groupe d'immigration à New York, un million de personnes dont le tiers dans le South Bronx. Un quartier où les maisons étaient moins chères et qui comptait aussi énormément d'usines. Il suffit de regarder la ligne de métro 6 pour suivre les migrations : le Bronx a longtemps été champion de l'intégration... »

FORT APACHE

« Quand Hollywood a tourné *Wolfen* (film d'horreur de 1981), l'équipe est venue dans le Bronx, simplement



Quartiers réhabilités, jardin communautaire, flâneries sécurisées... Le South Bronx de Bobby Sanabria (en haut, à dr.) n'a plus la gueule de bois.

parce qu'il n'était même pas nécessaire d'y construire des décors pour évoquer la désolation ! », lâche Bobby Sanabria. Pur hasard, à deux pas du Bronx Music Heritage Center on découvre le cadre d'un autre film peu flatteur pour les populations locales : la station de métro de Prospect Avenue a accueilli le tournage de *Fort Apache, The Bronx*, long-métrage des années 1980 avec Paul Newman en justicier. Où il est question de flics véreux face à un dangereux quartier gangstérisé par la communauté portoricaine. A la sortie du film, celle-ci portera plainte contre les stéréotypes étalés, sans grand effet légal.

Ce qui n'est pas cliché, c'est la gueule de bois du South Bronx de cette époque-là. Avec Elena et Bobby, on marche cinq minutes de Fort Apache au croisement de Charlotte Street et de Seabury Place. Tout autour, des maisons propres déploient leur pelouse à barbecue, telle une extension calibrée du rêve américain. C'est là qu'Elena sort son joker sous forme d'une photo prise exactement au même endroit quarante ans plus tôt : on y voit une rangée d'immeubles en ruines retranchés derrière un énorme champ de gravats. La mutation récente du

quartier, loin d'être achevée, ne doit pas cacher une transformation sociale majeure : le South Bronx est-il le prochain Brooklyn, succursale de la nouvelle bourgeoisie hipster new-yorkaise ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord comprendre la cause première du désastre du South Bronx. Elle a un nom : Robert Moses.

TERRE BRÛLÉE

« Lorsque Robert Moses, architecte de nombreux projets new-yorkais, a décidé de construire après-guerre le Cross Bronx Expressway – terminé en 1972 seulement –

c'était d'abord pour faire venir la population blanche du Connecticut en ville », explique Bobby Sanabria. Il nous fait traverser Hunts Point et ses graffitis géants en peintures murales sur des usines et des manufactures désolées. Un océan de couleurs couvre le néant social de ce qui était encore récemment un point chaud du deal et de la prostitution. « Cette autoroute urbaine a forcé tous ceux sur son chemin à déménager : si votre maison, dans les années 1950, valait disons 15 000 dollars, on vous en donnait 7 000. Plusieurs générations d'Italiens, d'Irlandais, de Juifs – dont nombre de rescapés de l'Holocauste – ont dû partir : initialement, le maire de New York de l'époque, Robert Wagner, avait appuyé leurs griefs puis il a finalement signé la construction du projet, les trahissant. »

Les deals douteux se multiplient et les travaux monumentaux secouent le South Bronx 24 heures sur 24, le couvrant d'une « gigantesque poussière ». Logiquement, la cote immobilière se dégrade puis s'effondre lorsque les banques, face aux populations déplacées et paupérisées, décident de ne plus prêter au South Bronx et le mettent ►

56,5

millions : le nombre de personnes d'origines hispanique et latino-américaine que comptent les Etats-Unis en 2016. Dont un peu moins de 32 millions de Mexicains, de loin la plus grande communauté latino devant les 4,6 millions de Portoricains.



Elena Martinez, directrice portoricaine du centre culturel. Un Porto-Rico dont le drapeau flotte sur le jardin communautaire de Kelly Street.



PHOTOS PHILIPPE CORNET

► sur la liste rouge des mauvais payeurs. « Alors, précise Bobby Sanabria, les propriétaires d'immeubles ont décidé de pratiquer, littéralement, la politique de la terre brûlée, faisant mettre le feu aux immeubles pour toucher les assurances. Il faut bien comprendre que le Yankee Stadium – temple du baseball américain – étant dans le Bronx, les télévisions nationales mettaient en prime time ces images prises pas très loin du stade, de quartiers dégradés, ruinés, anéantis. »

En 1977, New York est sur les nerfs : avant qu'un blackout électrique ne paralyse 95 % de la ville les 13 et 14 juillet – provoquant une vague sans précédent de crimes et de vandalismes – un tueur, plus tard identifié comme Son of Sam, assassine de préférence au calibre 44 des couples croisés au hasard (2). « Une année cauchemardesque, la pire, après laquelle on ne pouvait plus que remonter la pente. D'autant que dans l'entourage du maire Lindsay – le successeur de Robert Wagner – un certain Roger Starr avait développé l'idée du Planned Shrinkage (rétrécissement planifié), qui consiste à réduire ou carrément supprimer toutes les dépenses de la ville en matière de services sociaux, d'hôpitaux, de collectes des ordures ou de pompiers. D'où l'épidémie d'incendies dévastateurs. Dans ce désastre, le sentiment des gens fut résilient : allez-vous faire foutre, on va rester ! Et la musique nous a tenus en vie. »

Cette déambulation dans le South Bronx respire forcément le passé. Impossible d'éviter le « plus vieux magasin de disques new-yorkais, ouvert depuis 1941 », chez Miguel Angel Amadeo (786, Prospect Avenue), octogénaire venu gamin de Port-Rico. Il se souvient des

années de plomb : « Après 1980, cet immeuble où se trouve le magasin a été complètement déserté, il n'y avait même plus d'eau courante, seulement de l'héroïne et des gangs. » L'homme tient bon, contrairement aux salles de spectacle qui ferment l'une après l'autre. « Ici se trouvait le Hunts Point Palace, enchaîne Bobby Sanabria, un endroit majestueux pouvant accueillir 3 000 personnes. Count Basie ou Thelonious Monk y ont joué. Aujourd'hui, ce sont des bureaux. »

PETIT EDEN

Les chancre disparaissent lorsqu'on arrive à Kelly Street, autre point d'ancrage de la culture latino puisque la belle école publique 52 y a éduqué de futures stars telles qu'Eddie Palmieri. L'enjeu du jour se trouve en face, dans le jardin communautaire qui, en cette fin mai 2016, fait la fête version salsa/mambo. Bobby Sanabria est impliqué dans le projet : « Ce mouvement des *community gardens* a commencé dans le Lower East Side (3) dès les années 1970 : les habitants réhabilitaient des terrains vagues ou dégageaient des ruines pour se

«Après 1977, une année cauchemardesque, on ne pouvait que remonter la pente»

créer un espace vert. » Quelques dizaines de mètres carrés accueillent des légumes et une poignée d'arbres fruitiers, petit Eden d'où flotte le drapeau portoricain sur un South Bronx qui ne sera plus jamais le même. « Ici, la mixité ethnique n'a jamais été aussi intense : désormais, on croise des Soudanais, des Syriens, des Irakiens, des Bengalis et les plus nombreux des arrivants, des Chinois. Les Dominicains vont bientôt supplanter les Portoricains, ceux-ci étant beaucoup plus absorbés dans le processus d'assimilation nord-américain. Vous savez, même s'ils ont des représentants politiques, les Latinos continuent à être invisibles dans ce pays : en dehors de New York City, la communauté latino prédominante est la mexicaine, dont une grande partie est non éduquée. Mais si demain matin, les Latinos des Etats-Unis, y compris les clandestins, décident de ne pas aller au travail, une partie du pays s'effondrera. Le centre de l'Amérique n'est plus Butte, Montana, mais bien Porto-Rico, Saint-Domingue, La Havane, Port-au-Prince ou La Nouvelle-Orléans. Une fois que l'Amérique aura compris cela, elle pourra prendre le bon chemin pour l'intégration. » ■

(1) Terme utilisé, notamment dans la police américaine, pour qualifier une personne de race blanche.

(2) Son of Sam (le fils de Sam), alias David Berkowitz, est arrêté le 11 août 1977, pour avoir tué six personnes et blessé sept autres. Il a été condamné à six fois la prison à vie.

(3) A partir des années 1960, ce quartier au sud-est de Manhattan devient un lieu de crime, de pauvreté et d'immeubles abandonnés.

Les invisibles

Le South Bronx : le réalisateur new-yorkais Rob Fruchtman s'y est immergé jour et nuit pendant six mois, jusqu'à toucher les tréfonds de la misère. Il dénonce l'implacable mécanisme de la pauvreté et de l'exclusion sociale à l'œuvre dans le quartier.

PAR PHILIPPE CORNET

« Je voulais faire un film sur les "gens invisibles" à New York, les 30 000 sans-abris, les alcooliques, les camés, et Rebecca Cammissa, qui deviendra ma coréalisatrice, avait rencontré Helen, une nonne un peu folle, ex-alcoolique devenue sobre – son mari et ses deux fils sont morts d'abus de substances diverses – qui gérait un abri pour toxicomanes et ivrognes dans le South Bronx. Rebecca tentait, comme photographe, de témoigner de son expérience, mais il fallait avoir la parole, donc on a fait le film ensemble. »

Nous sommes au début du millénaire. Rob Fruchtman, qui habite le chic Upper

West Side (à dix minutes de métro du South Bronx) passe alors six mois jour et nuit dans ce *shelter* d'une vingtaine de lits où sœur Helen pratique le test d'urine improvisé et vire sèchement les menteurs. « Aller dans le Bronx, c'était comme aller dans un pays étranger où je n'ai rien à faire, explique le réalisateur : on peut y trouver plus de gens qui parlent espagnol qu'anglais. Dans les années 1960-1970, lorsque l'héroïne a inondé New York, particulièrement le Bronx, la situation y est devenue désastreuse. Le quartier qu'on filmait était incroyablement pauvre : sœur Helen distribuait de la nourriture tous les samedis

et les gens commençaient à faire la queue dès six heures, tout autour d'un bloc. C'est quelque chose qu'on verrait dans un pays africain, mais là, on était à quelques kilomètres de la Cinquième Avenue. La pauvreté en Amérique a longtemps été symbolisée par le Mississippi et les Appalaches, mais il y a encore dix ans, le South Bronx était le plus pauvre district électif pour le Congrès des Etats-Unis ! » En 2002, *Sister Helen* décroche un Award au festival Sundance, le fameux festival américain de cinéma indépendant.

REAGANOMICS

Rob Fruchtman, né en 1952, pense qu'au-delà du massacre urbain orchestré par la Ville et l'urbaniste Robert Moses (1888-1981, artisan de la rénovation de New York entre 1930 et 1970), c'est le diktat économique qui a mis le South Bronx, comme d'autres zones fragiles, à genoux. « A partir de la présidence de Reagan (1981-1989), analyse-t-il, non seulement il y eut une érosion de la classe moyenne mais aussi un décalage inouï dans la répartition des richesses. Cette politique économique a signé la fin du New Deal, de la régulation : les riches peuvent devenir plus riches et l'état de pauvreté, au fond, ne serait que la conséquence d'un manque de travail soutenu (*sourire*). A cause des suppressions de budgets sociaux ou médicaux, des tas de gens mentalement malades se sont retrouvés en rue, des syndicats ont été détruits. Aujourd'hui, économiquement, la communauté latino progresse mais il y a un fossé impressionnant entre elle et l'afro-américaine face à la communauté blanche. Cela n'a été ni soigné, ni corrigé par l'éducation. L'Amérique a beau être réputée pour être le "pays de l'opportunité", de fait, il y est très difficile de s'extraire de la pauvreté pour rejoindre la classe moyenne... Bien plus difficile en tout cas que dans d'autres sociétés. Si tu es né pauvre, tu vas sans doute le rester toute ta vie. » ■



Pour Rob Fruchtman, le diktat économique a mis le South Bronx à genoux.

PHILIPPE CORNET



Weeksville Heritage Center, Brooklyn, 2011.

Universal Studios, Los Angeles, 2015.



PHOTOS : PHILIPPE CORNET

Fragments américains

Se trouver aux Universal Studios de Los Angeles à l'été 2015, s'ennuyer dans les interminables files d'attente du parc d'attractions et donc photographier ses voisins. Découvrir que l'Amérique entière est là, en foulard avec les oreilles de Minnie ou en coiffure saillante de western latino... Vingt-cinq voyages outre-Atlantique ne parviennent pas à éteindre un sentiment d'inachevé : ce pays, territoire encore complexifié, est un fruit qu'on peut passer une vie à peler sans être rassasié. Les images de ce portfolio ont été saisies en 2011, 2015 et 2016, glanées entre deux rendez-vous, au hasard des rencontres et des curiosités. D'où l'idée de fragments, même s'il est évident que ces instantanés de villes, de parcs et de balades, de foules et de couples, croisent souvent la solitude et une forme caméléone de mise en scène et de pouvoir. Parce que le spectacle américain est – forcément – dans la rue.

Fragments américains : Philippe Cornet expose ses instantanés d'Amérique, constituant le portrait d'Etats-Unis très contrastés, au Botanique, à Bruxelles, jusqu'au 30 octobre (du mercredi au dimanche, de 12 à 20 heures). Entrée libre. www.botanique.be

Universal Studios, Los Angeles, 2015.

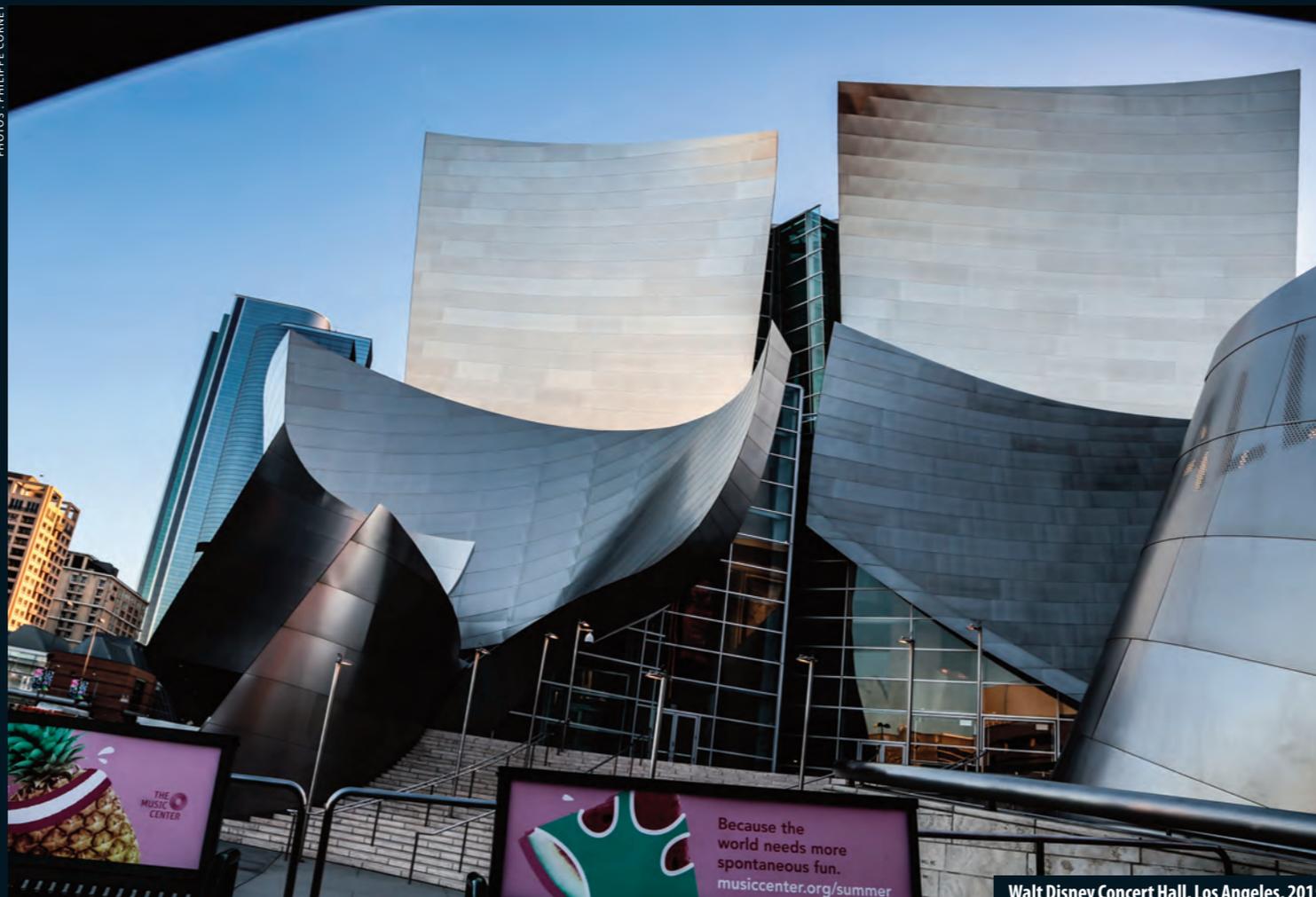


Times Square, Manhattan, 2016.



Las Vegas, 2015.

PHOTOS : PHILIPPE CORNET



Walt Disney Concert Hall, Los Angeles, 2015.



Tribeca, Manhattan, 2016.

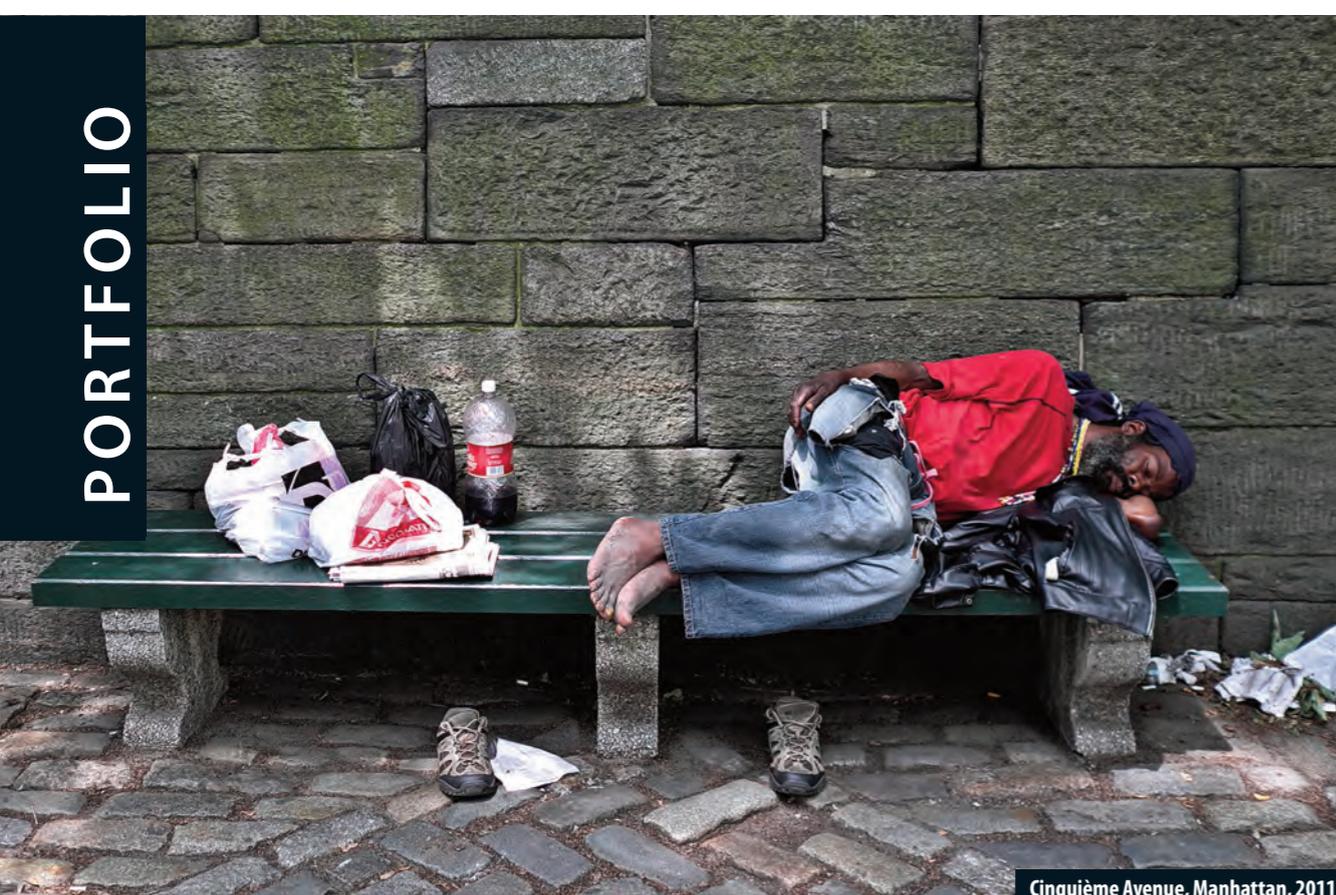


Magasin Cabela's, Tulalip, Etat de Washington, 2016.

New Jersey, 2016.



Banlieue de Seattle, 2016.



Cinquième Avenue, Manhattan, 2011.



Seattle, 2011.

PHOTOS : PHILIPPE CORNET



Times Square, Manhattan, 2016.



Rhyolite, ville fantôme, Nevada, 2015.



Getty Center, Los Angeles, 2015.



A 200 mètres de la rue principale de Woodstock, Michael Lang empoigne le drapeau américain. Sans hésiter, il se le met sur l'épaule. Avec un grand naturel.

MICHAEL LANG

« Tout est cerné par l'argent et la célébrité, dans cet ordre-là »

C'est l'histoire d'un gamin juif de Brooklyn qui entre dans l'histoire en (co)organisant le Woodstock Music & Art Fair, en août 1969. Il analyse comment, depuis lors, contre-culture et célébrité ont modelé l'Amérique.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET

Vous nous avez donné rendez-vous, ici, dans une boulangerie bio de Woodstock : à quoi ressemblait cette petite ville à deux heures de voiture au nord de Manhattan, quand vous y êtes venu pour la première fois ?

Michael Lang : En juillet 1968, il n'y avait pas de panneau de circulation mais la structure de la ville était la même, construite autour de bars et de lieux occasionnels de concerts. Bob Dylan s'y est établi. D'autres musiciens, comme The Band et Paul Butterfield, ont suivi. Personne ne faisait d'histoire lorsqu'une vedette passait par ici. Les célébrités étaient vénérées comme aujourd'hui, sauf que pour Dylan et les adeptes du folk, cela se manifestait davantage par

la reconnaissance de l'intellect, du message et de la philosophie véhiculée. Un mélange de respect et d'admiration. Dylan et les autres tentaient de réinventer un lien avec le public, quelque chose de plus profond. Spiritualité se combinait avec popularité.

D'où vient votre esprit d'entreprise ?

J'habitais dans le quartier juif-italien de Bensonhurst, à Brooklyn : à 5 ans, j'allais tout seul à l'école, parce que le monde qui m'entourait était familier et amical. Mon père bossait dans la construction mais était une sorte d'inventeur essayant d'emmener ses enfants hors des sentiers battus. Mes parents ont aussi tenu un club latino où Tito Puente était l'orchestre maison ; ils étaient des expérimentateurs. Mes grands-parents étaient venus de Pologne-Russie, une zone qui n'avait cessé de changer de nom de pays (*sourire*), mon père est né ici, ma mère est venue à l'âge de 2 ans.

La judaïté était-elle présente dans votre famille ?

Pas vraiment. Le poids de la judaïté européenne – mes parents avaient perdu de la famille dans les pogroms – n'existait pas vraiment en Amérique : mes parents avaient assimilé le rêve américain, et ses réalités (*sourire*). Le rêve américain des années 1950, en Amérique, était extrêmement calme, mais la roue tournait avec beaucoup de liberté : dans cette classe moyenne-là, la perspective pour les enfants

était vraiment d'aller à l'université, cela allait de soi. Et puis le rock'n'roll est arrivé par la télévision, et Elvis a électrisé les foules.

Presley amenait un sens de la transgression puisqu'il jouait une musique à la fois inspirée du gospel noir et du hillbilly, les chansons des Blancs pauvres et ruraux des Appalaches...

Oui, c'était de l'ordre de la transformation et ça a déclenché un flux qui nous a tous recouverts. J'avais 11 ans seulement lorsque j'ai rejoint mon premier groupe, à la batterie parce que j'avais foiré au saxophone. Ça a duré trois ans mais j'ai bien compris que je n'étais pas vraiment talentueux. J'étais plutôt introspectif comme teenager : sans être du tout d'une famille religieuse, je cherchais des réponses au sens de la vie. Lorsque j'ai été initié au LSD, encore légal (*NDLR : jusqu'en octobre 1968*), j'avais 16 ans et fréquentais Paul Krassner auprès duquel je suivais des cours au Precollege de New York. Krassner était un journaliste marrant, futé, intéressant, très impliqué dans la scène beatnik et il s'occupait d'une publication, *The Realist*. Il passait pas mal de temps à Millbrook, le fief de Timothy Leary (1) et en était revenu avec les premières doses de LSD.

Vous êtes né en 1944. Vous avez donc 20 ans au milieu des années 1960, à quoi ressemblaient le New York et l'Amérique de l'époque ?

PHILIPPE CORNET

Bio express

Né le 11 décembre 1944 à Brooklyn, Michael Lang devient célèbre à l'été 1969 en organisant le festival de Woodstock avec son partenaire Artie Kornfeld et les financiers John P. Roberts et Joel Rosenman, ceux-ci mettant une décennie à rembourser les pertes de l'événement. Lang raconte son expérience dans un livre (*The Road To Woodstock*, 2009), après une carrière très éclectique d'entrepreneur où il manage des artistes, produit des spectacles, lance un label de disques, et organise les remakes de Woodstock en 1994 et 1999, ce dernier marqué par de multiples violences. ■

► Enormément de choses se passaient à New York : le blues et le folk dans les clubs, Dylan, l'implication dans le mouvement des droits civiques, le début des manifestations contre la guerre du Vietnam. Quand j'ai été convoqué à la conscription, j'ai déclaré au psy que je n'avais aucune raison de tuer des gens. A cette époque précoce, en 1962, l'armée n'avait pas vraiment besoin de recrues. Ils m'ont dit de me tirer... Grâce à Dieu (*sourire*) !

En 1966, vous quittez New York pour Coconut Grove où, deux ans plus tard, en mai 1968, vous organisez le premier Miami Pop Festival : pourquoi la Floride ?
On y allait constamment avec mes parents, aux vacances de Noël, par exemple. A Coconut Grove, régnait une atmosphère comme dans le Village à New York, sauf qu'elle était tropicale. Je me suis assez vite impliqué dans la scène beatnik, underground et j'ai géré un *headshop* (2) qui est devenu une base de l'underground du sud des Etats-Unis. Y passaient des gens comme Paul Krassner mais aussi Abbie Hoffman (3), Timothy Leary, Joni Mitchell, David Crosby. Et puis, on a vu le film sur Monterey Pop (4) et on s'est dit qu'il fallait faire cela, avec mon pote, Marshall Brevetz, propriétaire d'une boîte, Thee Image Club (il était en contact avec la mafia locale à laquelle il devait rembourser du fric dans les six semaines). J'ai débarqué à la William Morris Agency à New York en leur soutenant qu'il fallait boucler un festival à Miami dans les six semaines. Trois jours après, on avait le programme : on a eu de la chance, notamment avec Hendrix qui tournait dans cette période-là.

Quel était le cachet de Jimi Hendrix ? Et ceux des autres artistes ?
Hendrix a obtenu un cachet de 6 000 dollars pour deux prestations par jour. Il était le mieux payé. Les cachets tournaient autour de 1 500-3 000 dollars. Le premier jour a été magique, mais le second catastrophique : on a paumé du fric, et je suis retourné à New York, fauché. Je n'avais pas envie de retourner en ville, donc, je suis allé à Woodstock où il y avait cette formidable créativité artistique. On était fauché mais, avec ma copine, on a loué une maison. On a survécu grâce à la la revente de vieux ventilateurs en bois, achetés dans le coin 5 dollars pièce, rafistolés et revendus pour 100 à un antiquaire de New York.

« L'esprit et l'énergie de Bernie Sanders ont réveillé la jeunesse américaine. »



ROBYN BECKER/GETTY IMAGES

400 000

Une estimation du nombre de spectateurs au Woodstock Music & Art Fair, du 15 au 17 août 1969, qui se termina le 18 au matin par un concert de Jimi Hendrix. Privé de terrain à Woodstock, le festival eut lieu à 69 km au sud-ouest, à Bethel, sur les terres du fermier Max Yasgur.

Quelles étaient les drogues disponibles ?

La marijuana, les champignons, la mescaline, un peu de coke, pas d'héroïne, donc des choses plutôt douces, comme l'ambiance générale. Tim Hardin vivait ici, on est devenu amis, j'ai croisé Hendrix à l'été 1969 et puis il y avait aussi Dylan, rencontré quelques fois, via Bob Fosse, un ami réalisateur. On a dîné ensemble, trois semaines avant Woodstock, et je lui ai proposé de venir, sans être annoncé s'il le voulait ou dans la configuration qu'il désirait. Il a dit qu'il réfléchirait et il a réfléchi, il n'est pas venu (*rires*). C'était OK, son esprit était présent (*NDLR : deux semaines après Woodstock, Dylan se produisit au festival anglais de l'île de Wight*).

On appelle ce coin de l'Etat de New York où se trouve Woodstock, le Borscht Belt (5) parce beaucoup de juifs l'ont fréquenté entre les années 1920 et 1970. Pourquoi le business du cinéma et de la musique en Amérique compte-t-il autant d'entrepreneurs juifs ?

Je pense que c'est le côté créatif de notre histoire. C'est aussi une opportunité que les gens de ma « confession » ont découverte assez tôt dans l'histoire du film ou de la musique. Nous sommes, par nature, des joueurs habitués aux nouvelles circonstances. Mais en grandissant dans un quartier à la fois juif et italien des années 1950, j'ai vu la similitude entre la façon dont les



Woodstock, en août 1969. Le côté psychédélique des artistes touchait moins les Noirs, quasi absents dans le public.

GETTY IMAGES

maisons des uns et des autres, étaient tenues. C'était une éducation sans grand préjugé ni racisme, même s'il n'y avait pas beaucoup d'Afro-Américains dans le quartier.

Dans le film sur Woodstock, il y a évidemment de fameux artistes noirs, comme Hendrix, Sly & The Family Stone, Richie Havens, mais le public est quasi intégralement blanc !

Oui. Il existait une forme d'intégration raciale dans la contre-culture mais même si on soutenait évidemment le Mouvement des droits civiques, il existait aussi une séparation de fait entre Blancs et Noirs, politiquement : je pense que le côté psychédélique de la musique – très présent à Woodstock – touchait moins les Noirs.

Peut-on comparer la contre-culture de 1969 et celle de 2016 ?

Il n'y a pas vraiment de contre-culture en 2016 ! En 1969, la jeunesse pouvait se prévaloir d'avoir grandi dans une forme de prise de pouvoir commencée avec la présidence de Kennedy : on pensait pouvoir marquer le monde d'une empreinte signifiante et d'un

« Il n'y a pas vraiment de contre-culture en 2016 »

esprit élargi via les drogues et les questions sociales, proclamés haut et fort. Il y avait une réflexion sur le type de société dans laquelle nous vivions, un questionnement. Et les groupes dans le business à l'époque, étaient les porte-paroles de cette contre-culture : quand on a composé l'affiche de Woodstock, les noms d'artistes ont été écrits à la même taille, par ordre alphabétique.

Entre Woodstock et Altamont, le concert californien des Stones où un jeune Noir est assassiné par un membre des Hells Angels chargés de la sécurité (6), entre août et décembre 1969, c'est un monde qui s'effrite non ?

Altamont a été très mal planifié, sécurisé : cela a été un désastre, une chose horrible, mais pour moi, la fin du rêve s'est passée à Kent State, en mai 1970, lorsque quatre étudiants non armés ont été tués par la Garde nationale de l'Ohio. C'était un événement bien plus choquant qu'Altamont.

En 2016, la contre-culture, c'est l'effet Bernie Sanders ?

L'idée de contre-culture était certainement endormie jusqu'en 2015, au moment où la campagne de Bernie Sanders a réveillé beaucoup d'énergie dans cette jeunesse d'Amérique, tout comme le mouvement Black Lives Matter (« les vies noires comptent »), suggérant aux gens qu'ils peuvent changer le destin d'un pays s'ils s'impliquent. Je crois que Sanders ne sera pas élu (*NDLR : l'interview a lieu fin mai 2016*) mais son esprit et son énergie vont prendre feu. Là, on planifie une édition de Woodstock, pour le 50^e anniversaire, qui pourrait être dans n'importe quel endroit d'Amérique, avec l'envie de rallumer cet esprit, cette flamme.

Le rock n'a-t-il simplement pas perdu l'intégralité de sa révolte ?

Si, le rock s'est vendu et n'a plus cet élément-là en lui, depuis les années 1970-1980 : il est devenu *corporate*, a cédé la place aux jeux vidéo et ne s'intéresse plus aux changements sociaux, à l'exception de gens comme Neil Young ou Bruce Springsteen. Alors qu'il faut absolument diriger nos efforts, je ne sais même pas si les gens vont s'éveiller à temps. Il est urgent que quelque chose arrive !

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?
Martin Luther King, je pense. Qu'il soit associé au domaine de l'argent serait une bonne chose.
Votre rêve américain ?
Je n'en avais pas un à proprement parler, mais les rêves que je pouvais avoir se sont très largement accomplis, ne fût-ce que Woodstock. Et je suis plutôt heureux de ma vie.
Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?
Je dirais plutôt comment : être du bon côté de l'humanité, avoir du fair-play, de l'empathie et d'inclure le reste de la planète. En laissant les gens derrière, on crée inévitablement des abus, des problèmes. ■

Comment la notion de célébrité a-t-elle évoluée en un demi-siècle en Amérique ?

Dans ce pays, tout est cerné par l'argent et la célébrité, dans cet ordre-là (*sourire*). Il semble aussi que la technologie privilégie sa propre survivance plutôt que celle de la race humaine : la politique s'est initialement inspirée des sciences pour améliorer la condition humaine, mais il semble bien que l'unique critère soit devenu la prépondérance de la vitesse via un emballement technologique privé de perspective, de possibilité d'en mesurer les conséquences. Cette spirale s'accélère.

Quel est le souvenir ultime de Woodstock ? Quel est son avenir ?

Je garde en moi le public, cette communauté qui avait été créée. Tout le monde partageait le même sentiment, celui de pouvoir vivre avec des gens. Il y aura donc un 50^e anniversaire de Woodstock en 2019 et aussi au même moment, un musical à Broadway. Et puis, j'ai acheté un bâtiment à Woodstock : on va y lancer une université du rock... ■

- (1) Psychologue américain (1920-1996), avocat de l'exploration des drogues psychédéliques sous contrôle, dont le LSD.
- (2) Boutique spécialisée dans le matériel pour la consommation de cannabis et de tabac.
- (3) Fameux activiste politique (1936-1989).
- (4) The Monterey International Pop Music Festival, en Californie du Nord, du 16 au 18 juin 1967, avec Jimi Hendrix, The Who, Janis Joplin, Otis Redding, est considéré comme le tout premier festival pop d'importance.
- (5) Du nom d'un potage à la betterave populaire en Europe de l'Est.
- (6) Visible dans le documentaire *Gimme Shelter* sorti fin 1970.

BRUCE PAVITT

« L'époque est au recyclage et c'est terriblement ennuyeux »

Seattle, ville de Bill Gates, Boeing et Amazon, est aussi celle de Sub Pop Records, le label qui a découvert Nirvana. Son fondateur, Bruce Pavitt, entrepreneur devenu millionnaire, a parcouru le chemin de la cassette grunge jusqu'à l'âge digital et l'application permettant de remixer soi-même des chansons. Parcours d'un capitaliste rock.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET

Notre rencontre a lieu dans le quartier Capitol Hill de Seattle, dans les locaux où est gérée la nouvelle application 8Stem, dont vous êtes cofondateur et directeur créatif. A quoi sert-elle ?

Bruce Pavitt : Nous créons un nouveau format musical unique, comme Thomas Edison et son cylindre, ou Victor et son Shellac 78-tours. Un format digital interactif pour que les fans puissent télécharger des chansons d'artistes que nous avons signés, sur leur téléphone, ces titres ayant déjà été « séparés » en 8 pistes : les milleniums, ces jeunes nés dans les années 1980 et 1990, sont intéressés par la customisation et la reconnaissance sociale. Notre application

permet même à un gamin de 7 ans de remixer un morceau en quelques secondes, d'en changer la longueur, d'intervertir des sections ou d'en privilégier une, de mettre davantage de guitare, etc.

Quel investissement cela représente-t-il ?

Je ne vais pas donner de chiffres mais Sub Pop, le label que j'ai créé en 1986 avec Jonathan Poneman, a débuté avec un investissement de 20 000 dollars et représente maintenant une « marque globale ». Prenez l'exemple du festival Burning Man : au départ, il ne ralliait que quelques participants dans le désert du Nevada et, trente ans plus tard, 80 000 personnes créent la fête la plus dingue au monde. Cela a toujours été ma stratégie : commencez avec des gens extrêmement créatifs et vous vous étendrez au reste du monde. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'argent pour ça !

Vous êtes né à Chicago en 1959 : dans une famille d'entrepreneurs ?

Mes parents, issus de la classe moyenne, étaient plutôt éduqués en matière d'art et de culture, ce qui n'était pas fréquent dans une banlieue de l'Illinois. J'avais 9 ans et je faisais du porte-à-porte pour vendre des cartes de Noël. J'ai probablement atteint mon zénith entrepreneurial lorsque j'ai attaché mon frère à une chaise et laissé les

gamins lui jeter des ballons remplis d'eau pour 5 cents le lancer (*rires*). Il y a toujours une façon de faire de l'argent.

Vous arrivez dans le nord-ouest des Etats-Unis en 1979 et vous vous installez à Seattle quatre ans plus tard : à quoi ressemble la ville en 1983 ?

Pas à la mode et beaucoup plus provinciale que maintenant ! L'Amérique des années 1980 était terriblement décentralisée : je venais de Chicago, où il y avait un formidable magasin de disques doublé d'un label, Wax Trax !, pour lequel des gens faisaient dix heures de bagnole afin d'y acheter des disques rares. Mais les habitants de Seattle n'avaient aucune idée de ce qui pouvait bien se passer à Chicago, et vice versa. J'ai donc créé un magazine qui recensait, ville par ville, les adresses des magasins de disques et les possibilités d'envois par la poste : avec une idée, faire circuler la culture plus vite ! Les publications de New York, San Francisco ou Los Angeles parlaient très peu des autres coins du pays ; c'était l'âge des ténèbres avec énormément de préjugés à l'égard de la « province ». J'ai ensuite commencé à compiler des cassettes avec un titre du Milwaukee ou un autre du Missouri et à en écouler des milliers d'exemplaires. Puis, en 1986, j'ai sorti une compilation mais sur un album qui s'est vendu à 5 000 copies, ►

PHILIPPE CORNET

Bio express

Né le 7 mars 1959 à Chicago, Bruce Pavitt s'est fait connaître internationalement par l'aventure Sub Pop/Nirvana à Seattle et dans l'Etat de Washington, produisant également des succès pour Mudhoney et Soundgarden. Aujourd'hui, ce père de deux enfants officie toujours comme DJ, conférencier, historien, consultant et, tout en investissant dans plusieurs affaires locales à Seattle, il consacre l'essentiel de son temps entrepreneurial à 8Stem, compagnie fondée en août 2015, également basée à Seattle. ■

Dans l'entrée de son immeuble de bureaux, Bruce prend le drapeau américain, le plie soigneusement et s'en sert comme le ferait le serveur d'un restaurant stylé.

► mon disque d'or (*sourire*). J'ai alors réalisé qu'il y avait une vibration particulière à Seattle et qu'il fallait plutôt m'investir ici, exactement comme Motown l'avait fait à Detroit. J'ai donc ouvert, en 1988, un bureau au centre-ville et, dix jours plus tard, Jonathan et moi avons vu Nirvana dans un pub, la Central Tavern, devant cinq personnes.

C'était l'Amérique accouchant de son punk ?

Oui pour l'énergie, mais il s'agissait d'une célébration de la vie bien plus que d'un engagement politique. Notre *fuck* s'adressait aux grandes compagnies du disque et au système avec dérision. Une liberté d'expression et un esprit d'indépendance qui véhiculent une forme de politique : si tout le monde faisait de même, le monde serait meilleur. La scène rock des grandes compagnies *corporate* était totalement considérée comme décadente et corrompue. La scène grunge était surtout une communauté d'esprit qui refusait le canon de l'homogénéité hollywoodienne : le chanteur du groupe Tad pesait ainsi 140 kilos, et alors ?

Kurt Cobain se suicide en 1994, il a 27 ans : comment était-il ?

Entre notre découverte de Nirvana, au printemps 1988, et le show à Londres, lorsque la presse anglaise compare le groupe aux Beatles, il se passe à peine un an et demi ! Kurt était quelqu'un de sensible, de paisible et de plutôt dépressif : je lui ai rendu visite lorsqu'il habitait encore Olympia, une petite ville de moins de 50 000 habitants au sud-ouest de Seattle. C'était six mois après le fameux concert-révélation à Londres. Les rideaux étaient tirés, il ne se levait que le soir et passait son temps devant les infos commerciales des télévisions, en reclus. Kurt est né et a grandi à Aberdeen, dans l'Etat de Washington, au milieu de nulle part : il n'y a pas d'endroit qui soit plus éloigné d'une ville à l'européenne. Pour lui, le triomphe à Londres, qui ouvrait tout le monde médiatique, a constitué une expérience extraordinaire.

40 000

Le nombre d'exemplaires vendus à sa sortie, à l'été 1989, de *Bleach*, premier – et dernier – album de Nirvana sur le label Sub Pop. Il finira par se vendre à 1,7 million d'exemplaires aux Etats-Unis. Son successeur *Nevermind*, distribué par Warner, s'écoulera à 10 millions de copies en Amérique et au moins à 24 millions dans le monde...

Pourquoi Nirvana vous échappe-t-il pour le second album ?

Quelques mois après Londres, toutes les grandes compagnies sont venues frapper à notre porte. Sub Pop tirait la langue financièrement et, en 1991, on a du virer une partie de l'équipe. Six mois après le départ de Nirvana, qui avait signé avec le label DGC, sortait leur album *Nevermind* : pour Noël, on a reçu un chèque d'un demi-million de dollars. On avait un contrat avec Nirvana pour trois albums, et ils n'en avaient fait qu'un seul. Alors, DGC nous a d'abord envoyé promener puis a négocié pour éviter le procès, qui nous aurait de toute façon ruinés : on a fini par avoir 2,5 % sur *Nevermind*, ce qui représente à peu près 25 cents par copie vendue. Et 25 cents sur l'album suivant (1). En fait, on avait présenté Kurt au producteur Butch Vig, et ils ont envoyé l'album *Nevermind* aux grandes compagnies, dans notre dos... Pour autant, ça reste un disque impressionnant, qui a détrôné Michael Jackson dans les charts : Nirvana a fini par vendre 50 millions de disques.

« Commencez avec des gens extrêmement créatifs et vous vous étendez au reste du monde »

Donc, Kurt Cobain était comme tout le monde dans ce pays : à la recherche de la gloire et de l'argent...

Il était en plein conflit personnel : être un punk rocker ou devenir une rock star.

En 1995, vous vendez 49 % de votre label à Warner pour 20 millions de dollars...

Je ne ferai pas de commentaires sur le montant de la transaction (*sourire*). *Nevermind* – écoulé à ce jour à 24 millions d'exemplaires – a vraiment incarné la ruée vers l'or : tous ces grands labels se sont rendus compte qu'il y avait de l'argent à faire avec le grunge, et se sont mis à signer des groupes

à tour de bras, rendant notre boulot d'indépendant difficile. En 1996, une fois l'opération faite, j'ai quitté Sub Pop, je n'étais pas d'accord avec Jonathan Poneman, qui voulait devenir à son tour international...

Depuis cette époque, le rock n'a cessé de perdre de son importance idéologique, musicale et commerciale, non ?

Oui, il suffit de regarder les classements, aujourd'hui noyautés par le hip hop et le rhythm'n'blues. L'Amérique ne ressemble plus du tout à des mecs blancs sur une scène : sa musique s'est considérablement diversifiée, ethnicisée, féminisée aussi. Et la culture indie, indépendante, est en retrait parce qu'elle est au départ, incarnée par les Blancs. Ce n'est pas un jugement de valeur, juste un constat. La pop, telle que définie par les charts, est extrêmement formatée : Drake, Taylor Swift, Beyoncé, Rihanna, incarnent encore et encore le même casting.

Que penser de cette culture, dévorante, de la célébrité ?

Elle a toujours existé : Hollywood a maintenu plus d'un siècle ! En Europe, vous avez les familles royales. Ici, la célébrité s'acquiert essentiellement dans l'industrie de l'*entertainment*, du cinéma, de la musique, de la télévision. Jay Z et Beyoncé, Kanye West et Kim Kardashian sont nos souverains. C'est un procédé extrêmement destructif, de nivellement par le bas. En même temps, la télévision, via ses séries, conçoit des choses extrêmement intéressantes : *Girls* par exemple, qui raconte le quotidien de New-Yorkaises dans la vingtaine. Un show brillant avec une BO formidable. La télé est bien plus créative que la musique ou le cinéma.

Comment voyez-vous la créativité on line ?

L'époque est au recyclage et c'est terriblement ennuyeux. YouTube est devenu le nouveau robinet MTV mais la révolution, c'est ce que nous faisons avec 8Stem (2) : l'auditeur peut entendre l'original, il peut aussi écouter une version nouvelle et puis, évidemment, il peut lui-même recréer l'original.

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?

Intéressante question, mmmmmh, Kurt Cobain !

Votre rêve américain ?

De ne jamais avoir un job ennuyeux.

Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?

L'art ! Une façon plus profonde d'honorer le processus créatif. Les crédits pour les classes d'art et de musique ont été diminués.

A Seattle, je ne vois pas beaucoup de peintures murales aux alentours, ni de gens qui jouent de la musique en rue. Je voudrais davantage avoir la sensation de me promener dans un cirque, c'est cela qui draine l'énergie et la créativité.

L'art doit être dans la rue, pas seulement dans les musées. Par ailleurs, la classe moyenne semble drôlement bousillée : plus tard, on trouvera choquante cette période où les richesses sont distribuées de façon malsaine.

Voilà pourquoi j'habite sur une île et que je ne viens en ville qu'une fois par semaine.

Pour rester en dehors de tout cela. ■



Kurt Cobain (ici à droite, en 1989) hésitait entre le statut de rock star et celui de punk rocker.

Il s'agit d'une implication créative, et ça ressemble au punk rock : avec peu d'argent et beaucoup d'envie, vous pouvez acheter une guitare d'occasion à 50 dollars et changer le monde, ce qu'a fait Nirvana ! A partir du moment où vous avez un téléphone, on vous file gratuitement l'application et la musique, et vous entrez dans un processus de récréation.

Travailler à Seattle exerce-t-il une influence sur votre travail, vos ambitions ?

La ville et la région fourmillent de gens assez forts en technologie, mais le plus important, c'est l'histoire. Sub Pop a une histoire qui a entraîné un nombre incroyable de récits sur le label et c'est comme ça qu'il est devenu fameux. Lorsque Jeff Bezos a ouvert, en 1994, des bureaux d'Amazon sur la Second Avenue de Seattle et qu'il a dit vouloir vendre des livres en ligne, personne n'y a vraiment cru. Mais Amazon a changé le visage de Seattle, employant des milliers de personnes à l'année. Cela a aussi fait exploser les loyers ici, à Capitol Hill, traditionnellement un quartier bohème, gay friendly, arty : Amazon a contribué à ce que Seattle devienne la ville en expansion la plus rapide des Etats-Unis. ■

(1) *Nevermind* et *In Utero* ont cumulé près de 40 millions d'unités vendues, soit 10 millions de dollars de revenus pour Sub Pop...

(2) A la mi-septembre 2016, Bruce Pavitt a confirmé la présence « imminente » de 8Stem sur Apple Store.

LISA SIMONE

« Le racisme est resté le même »

La fille de Nina est devenue chanteuse, dans l'ombre dévorante d'une mère qui incarna aussi la résistance et le talent afro-américain face à l'oppression raciale. Une expérience familiale qui ne laisse pas indemne.

ENTRETIEN : PHILIPPE CORNET

Lisa Simone impose d'emblée sa poignée de main ferme et un regard droit malgré le long trajet en train et en voiture depuis le sud de la France. Les alentours champêtres du Luxembourg belge amènent à une maison privée de même teneur : la loge s'installe dans le salon avant le concert tardif, en ce 6 août 2016, au Gouvy Jazz & Blues Festival. Drôle d'endroit pour une rencontre avec cette chanteuse dont le nom est bien plus fameux que le prénom. Vieilles histoires déjà, que celles de relèves familiales tentant de se hisser à la hauteur d'un héritage musical dévorant. Ziggy Marley, Charlotte Gainsbourg, Lou Doillon, Julian Lennon, Jeff Buckley, David



Nina Simone (1933 - 2003) avec sa fille Lisa Celeste Stroud, vers 1965.

chants méthodistes, le tout glissé dans une voix empreinte de douleur. Passeuse de l'histoire américaine globale, Nina Simone intègre dans sa musique des rêves d'égalité raciale et de dignité humaine et le proclame haut et fort, sans compromis.

Malgré ses fulgurances, sa propre vie ne sera jamais expurgée de la méfiance d'une société nord-américaine qui, au final, ne l'intègre pas à hauteur de son considérable

talent. La France deviendra patrie de cœur, organe, chez elle, indéniablement blessé. La ségrégation ne s'est d'ailleurs pas arrêtée après sa mort. Il y a les souffrances exprimées par sa fille Lisa dans ces pages, mais aussi la version cosmétique d'un parcours qui ne l'est pas. Ainsi, le biopic américain *Nina*, sorti au printemps 2016, discrètement aux États-Unis et davantage encore en Europe, place-t-il dans le rôle de Miss Simone, Zoe Saldana, jolie actrice de peau plutôt claire aux racines caraïbes. Physiquement sans le moindre ADN de Nina, black et fière de l'être. Lisa Simone refuse d'ailleurs d'évoquer dans cet entretien ce qui ressemble bien à un travestissement de la vérité. Pour ne pas dire un affront.

Hallyday, forment une caste particulière d'artistes, celle des prétendants ombragés par l'aura d'un, voire de deux parent(s) iconique(s). Bien que moins planétaire qu'un John Lennon ou un Bob Marley, Nina Simone (21 février 1933 - 21 avril 2003) était de la même trempe interstellaire, de celle qui fonde et nourrit le mythe. Son interprétation s'imprègne de jazz et de soul jusqu'au sang, revisitant ses propres chansons ou les incunables – *Ne me quitte pas* de Brel, *To Love Somebody* des Bee Gees, *Here Comes The Sun* des Beatles – avec une dévotion qui doit autant à l'incandescence du gospel qu'à une éducation au piano classique. Chez elle, Bach n'est jamais loin de Gershwin ou des

PH. CORNET/MAQUILLEUSE : NATHALIE ASSI

GILLES PÉTARDI/GÉTTY IMAGES

Après avoir initialement refusé de poser en compagnie du drapeau, Lisa Simone l'a jeté dans un arbre, cette pendaison en rappelant d'autres...

Bio express

Née le 12 septembre 1933 à Mount Vernon, Etat de New York, Lisa Celeste Stroud de son vrai nom, est l'unique enfant de Nina Simone. A une carrière dans l'armée jusqu'en 1991 succèdent des apparitions à Broadway, mais aussi au sein du groupe acid-jazz Liquid Soul. Après *Simone On Simone*, disque hommage à sa mère en 2008, Lisa mène une carrière solo qui a produit deux albums personnels, dont *My World* en 2016. ■

12,6%

des 324 millions de citoyens américains sont des Afro-Américains

40%

de la population carcérale du pays est afro-américaine.

► Lorsque nous vous avons demandé de faire une photo avec le drapeau américain, la réponse a été sèchement négative. Pourquoi ?

Lisa Simone : J'ai servi mon pays pendant onze années dans l'armée et pendant la guerre du Golfe, j'ai fait de nombreuses cérémonies avec le drapeau (*elle hésite*). La relation de ma famille avec l'Amérique, mon pays de naissance, me met mal à l'aise. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne vis plus là-bas. Je suis citoyenne américaine mais lorsqu'il s'est agi de chanter pour gagner ma vie, les gens qui dirigent l'industrie du disque m'ont semblé discriminatoires. En 2014, quand j'ai décidé de venir m'établir en France, l'année même de mon arrivée, avec deux valises et des rêves, mon premier album de chansons personnelles, *All Is Well*, était publié. Les États-Unis d'aujourd'hui ne sont pas un monde où le drapeau, pour moi, mène à une quelconque forme de bonheur.

Il existe une photo de vous au piano, à l'âge de 2 ans, votre mère à l'arrière-plan. Quelles mémoires musicales gardez-vous de l'enfance ?

La musique a toujours été là, c'est ma peau, ma respiration, mon oxygène. Cela n'a pas été une découverte mais une chose à laquelle on ne pense pas. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour en faire une carrière ? Parce que personne ne m'y poussait. La réalité enrobe vos plans et vos rêves, les détourne et il faut s'adapter. S'accrocher : j'ai 53 ans et le songe est devenu réalité (*sourire*). Je suis comme vous, me demandant « why the fuck it took so long ? » à genoux, les yeux levés au ciel. Et puis, j'ai gardé confiance dans une chose : ma voix. Broadway a été mon terrain d'entraînement, ma première armée. Si vous pouvez faire Broadway, vous pouvez tout faire.

Vous avez connu une enfance pour le moins agitée et extraordinaire, expérimentant notamment le fait de vivre



9 août 2015, à Ferguson, Missouri, un an après la mort du jeune Afro-Américain Michael Brown, sous les balles d'un policier blanc, les tensions raciales sont encore vives.

avec la veuve de Malcolm X, Betty Shabazz. Comment était-ce ?

Avec ma mère, on vivait dans le même quartier que Betty et les six filles de Malcolm X, à New York, et je suis devenue la « septième sœur » : d'ailleurs, la troisième fille de Malcolm X, Ilyasah, est comme ma jumelle. La maison de ma mère était toujours remplie de gens controversés, il y avait Stokely Carmichael, mon oncle favori, et puis aussi Lorraine Hansberry – première écrivaine noire adaptée à Broadway – auteure de *To Be Young, Gifted And Black*, James Baldwin, Abbey Lincoln, Hugh Masekela, Ossie Davis, Ruby Dee, tous ces gens étaient mes oncles et tantes. En vieillissant, je me suis rendu compte que l'histoire noire américaine était dans ma maison...

Dans *What Happened, Miss Simone* ? le documentaire sur Netflix que vous avez récemment produit, il est beaucoup question de la personnalité complexe

de votre mère. Pourquoi était-il nécessaire de retracer ainsi les aspects les plus électriques d'une vie difficile ?

Je lui ai juré sur son lit de mort, en 2003, qu'elle serait honorée de juste façon. La notoriété entraîne une quantité de mensonges et de fables dans lesquels les gens projettent leurs propres fantasmes. Cela m'a fait comprendre la fabrication des légendes et des mythes. Quand ma mère s'est séparée de mon père (*NDLR : Andrew Stroud, mort en 2012*), elle a perdu un mari, un partenaire, un manager... Elle est devenue parente célibataire, elle, une artiste maniaco-dépressive et génie bipolaire (*elle sourit*). Je suis partie vivre chez la sœur de ma mère en Caroline du Nord et suis revenue à New York l'année suivante. Quand j'ai eu 10 ans, une fois mes parents divorcés, les relations avec ma mère ont changé et elle est passée du statut de confidente à celui de monstre... Tout à coup, ma mère ne me voyait plus comme une

enfant mais comme une concurrente, un challenge (*ses yeux s'embuent*). Cela dit, quand j'entends que la première définition de Nina Simone est d'être une artiste de jazz, c'est comme si on me poignardait : ma mère était une artiste de formation classique.

En 1963, votre mère se produit au Carnegie Hall de New York, prestigieux auditorium de 2 800 places de grande réputation classique... Donc, il y avait bien la reconnaissance aux États-Unis du talent de Nina Simone !

Oui, dans les années 1950-1960, ma mère est devenue célèbre en Amérique. En 1961, elle s'est mariée avec mon père, Andrew Stroud, qui deviendra son manager et aura ses bureaux sur la Cinquième Avenue : ce sera le premier couple afro-américain du business de l'entertainment et mon père, le Puff Daddy original ! La vision qu'ils avaient d'une carrière pour ma mère a été faussée, mais Nina est encore restée en Amérique, bien après leur divorce, bien après que le mouvement des droits civiques ait accompli sa tâche.

« L'esclavage est aujourd'hui dans les prisons »

Vous avez quatre enfants : comment transmet-on pareille histoire ?

J'ai eu l'aîné de mes trois fils trop jeune, j'avais 21 ans. J'ai tenté de prendre des décisions qui leur épargneraient le même type de douleur que j'avais moi-même ressentie mais la colère et la douleur de mes fils envers moi est restée dans cette malédiction familiale (*silence*). Bien que j'aie essayé d'éviter cela, mes fils ont le sentiment d'avoir été abandonnés.

Vous avez longtemps chanté à Broadway, dans *Jesus Christ Superstar*, *Rent* et puis *Aida* pour lequel, en 2002, vous avez décroché un National Broadway Theatre Award. Cette réussite à Broadway interférerait-elle avec une carrière ombragée par le fait que vous êtes « la fille de Nina Simone » et faites du soul-jazz ?

A Broadway, il s'agit de chanter la musique telle qu'elle est écrite : j'étais la seule actrice au monde à pouvoir sortir de la partition parce que j'étais intensément connectée au personnage. Toutes vos questions sont donc la conséquence de vos interprétations : je montais sur scène et donnais une performance, c'est ce que je faisais (*préemptoire*).

Aujourd'hui, nombre d'Afro-Américains ont du succès en affaires, notamment dans l'industrie musicale. Ce qui ne semble pas avoir changé, c'est la brutalité policière, particulièrement à l'égard des jeunes Noirs. Est-ce également votre sentiment ?

Ce qui existait dans les années 1960 a juste changé de nom, de titre, mais le racisme est resté le même. Je parle de la ségrégation, de la discrimination : l'esclavage est aujourd'hui dans les prisons, on vous y met en cage et en chaînes, on vous y confisque la liberté. Ce qui était hier mené au grand jour est aujourd'hui dans l'ombre mais l'attitude est la même : la plupart de nos jeunes frères, nos fils, sont conduits en prison parce que c'est ainsi que le système est construit. Y compris lorsqu'ils sortent de taule, il y a ce « quelque chose » qui les empêche de trouver un bon travail, d'être fiers de ce qu'ils font. Qui les empêche d'être un homme.

« Mon Amérique à moi »

Qui mettre sur le dollar ?

Quelqu'un qui représente la paix ! Le Mahatma Gandhi. Non, Snoopy ! (*Rires*)

Votre rêve américain ?

J'avais un rêve américain et j'ai dû venir en France pour qu'il s'accomplisse.

Qui pour rendre sa grandeur à l'Amérique ?

Pour moi, l'Amérique est seulement un énorme mensonge, le *Home Of The Brave*, le *Land Of The Free*, tout cela... Pour que de vrais changements s'accomplissent, il faut de l'honnêteté, savoir qui vous êtes, qui vous représentez : mon pays ne peut plus se réfugier derrière ses mensonges connus de tous. Il est temps que l'Amérique comprenne qu'elle n'est qu'une partie modeste d'un vaste monde. ■

Vous habitez une petite ville pas loin de Marseille, comment vous y sentez-vous ?

A cause de mes origines, de la dynastie dont je viens et du sang qui coule dans mes veines, je n'ai pas subi le même genre de discrimination que beaucoup de gens de couleur trouvent ici, et j'en suis extrêmement consciente. Même à Carry-le-Rouet, le quartier aisé où je vis dans la maison de ma mère, je suis la seule Noire des environs. Et quand j'en vois d'autres dans le coin, j'ai envie d'aller vers eux, de les embrasser et de leur demander s'ils vivent là (*sourire*). Je vis près de la plage mais je n'y vais pas parce qu'en dehors de la scène, j'ai envie de me fondre dans les gens, pas de me distinguer par mes tatouages dans le dos... ou mon français imparfait. J'ai habité quinze ans en Pennsylvanie sans connaître le nom de mes voisins : en France, il y a un sens développé de la communauté qui n'existe pas aux États-Unis. C'est bon d'appartenir à un endroit.

La musique a-t-elle encore la puissance sociale et politique qu'elle avait dans les années 1950 ou 1960 ?

Je ne vois pas un tel mérite dans aucune musique actuelle, non... Vraiment. J'ai fait le choix conscient de chanter ce qui peut élever l'esprit et représente la trajectoire humaine, quelle que soit la couleur, la religion. Sans me mêler de politique : ma famille a suffisamment sacrifié à la cause politique pour un seul groupe de gens et elle en a payé le prix fort. Et je serais damnée si je devais continuer sur cette voie-là : nous avons fait assez pour notre peuple, c'est maintenant à lui de faire quelque chose pour lui-même ! ■

L'ami américain

Héros américain pour *Life Magazine*, William D. Haglund a mis ses qualités d'anthropologue médico-légal au service de la justice internationale. Un parcours exceptionnel, de Chypre au Nigeria, via le Rwanda et la Bosnie. Symbole de ce que l'Amérique peut donner de meilleur.

PAR PHILIPPE CORNET

William D. Haglund est né en avril 1943 à Duluth, Minnesota, dans le même hôpital que Bob Dylan. Un livre interrogeant les massacres de l'ex-Yougoslavie raconte son travail d'anthropologue légiste : *Les tombes* (1). Il contient cette photo signée Gilles Peress, de l'agence Magnum : Bill – personne ne l'appelle William –, serrant dans ses bras une tête humaine, geste de compassion dans l'inférieur charnier de Bosnie. De façon presque surréaliste vu les circonstances, le scientifique porte une chemise-cravate et un Stetson à la Indiana Jones. « Une habitude vestimentaire que j'ai prise quand j'allais voir les familles pour leur annoncer que leur parent avait été retrouvé mort. Une sorte de règle non écrite que j'ai gardée. »

Nigeria, automne 2004. La chaleur blanche embrume la vue et même les arbres semblent avoir chaud. Les étroites rues du village africain gardent le souvenir des dernières pluies, abondantes en cette saison dans le détroit du Niger. Bill Haglund est sorti du véhicule et, face à nous et sans un mot, a ouvert le coffre pour en extraire la trace physique d'une histoire commencée neuf années auparavant. Le sac en plastique, saisi comme on le fait d'un enfant fragile, contient les ossements de Ken Saro-Wiwa, rapportés, en ce jour de novembre, à son père de 101 ans. Retour au bercail pour un artiste, journaliste et militant, exécuté par le régime du général Abacha en 1995, après un simulacre de procès, même si les détails de l'exécution par pendaison ont longtemps dissimulé leur sinistre décompte. Bill s'est éclipsé dans une pièce où l'invisible paternel attend : le temps s'arrête à une centaine de kilomètres de Port Harcourt. Zone riche en pétrole, précieux liquide qui enfante guerres et corruption.

Notre première rencontre avec Bill Haglund remonte à trois ans plus tôt. L'hiver 2001. Sous la neige de Boston, où siège Physicians for Human Rights. En 1998, cette ONG américaine spécialisée dans la mobilisation des professionnels de la santé pour défendre les droits de l'homme, décide Haglund à devenir son directeur du programme international légal, après deux années passées au service des Nations unies. De 1979 à 1995, il était enquêteur en chef du bureau médical de King County, à Seattle. Investigant au fil des jours crimes et suicides grâce à l'anthropologie (médico)légale, spécialité qui collecte des preuves pour les tribunaux et identifie les restes humains. « Bien avant que les techniques d'ADN ne soient performantes, Bill avait ce don extraordinaire d'identifier les corps par leur dentition », résume Daris Swindler, autre anthropologue américain de renommée.

« Lorsque les corps sont abandonnés dans la nature, ils en deviennent les hôtes, visités par les insectes nécrophages, les animaux, la neige, la pluie, explique pour sa part Haglund. Le corps retourne à la nature. ▶

« Bien avant que les techniques d'ADN ne soient performantes, Bill avait ce don extraordinaire d'identifier les corps par leur dentition »

PHILIPPE CORNET



Le travail de Bill Haglund : faire la distinction entre l'action de la nature et les causes non naturelles de la mort.



Juillet 2015. Des familles se recueillent au mémorial de Potocari, en Bosnie.

► Mon travail consiste à faire la distinction entre l'action de la nature et les causes non naturelles de la mort. Les insectes sont comme des marqueurs : ils donnent un échelonnement du temps biologique de la mort. Si vous êtes dans un climat très chaud, un corps peut se décomposer en une semaine mais, au Danemark par exemple, on a trouvé des os vieux de deux mille ans en excellent état. » Un jour où il avait exhumé une tombe de 600 personnes à Kibuye (Rwanda) après le génocide de 1994, Bill avait dit avec son calme habituel, toute colère rentrée : « Pour l'enquête sur Gary Ridgeway, le tueur en série de Green River, l'Etat de Washington a dépensé des dizaines de millions de dollars sur une période de vingt ans et engagé plus de 50 enquêteurs du FBI et des Etats de Washington et de l'Oregon. Pour la tragédie du Rwanda, qui a fait 800 000 victimes, la communauté internationale s'est contentée d'un million de dollars. »

Retour au Nigeria. Haglund finit par sortir de la maison et fait signe, toujours en

silence, de monter à l'étage du bâtiment voisin : il est pâle et la transpiration décolora sa chemise bleue – une malaria sera diagnostiquée ultérieurement –, ce qui accentue encore son habituelle économie de gestes. Finalement, le père de Ken Saro-Wiwa entre dans la pièce et prend place sur une sorte de trône : son âge canonique n'a pas éliminé une élégance de roi ancien. Assis à ses côtés, l'anthropologue américain, qui parcourt les scènes de crime depuis plus de deux décennies, ressemble alors à ce qu'il est : un scientifique vanné, dans un lointain pays, une nouvelle fois porteur de la confirmation de la mort d'un proche. Le père remercie Bill dans un anglais teinté d'accent nigérian, avant de demander à son fils Owen d'amener la bouteille de cognac, signe dérisoire pour conclure ce qui est d'abord une tragédie humaine : celle d'un homme exécuté pour ses désirs de liberté. Dans la rue, une musique de fanfare villageoise fait pétarder un boogie cuivré évoquant une parade onirique digne de Kusturica.

« JE PARLE AU NOM DES MORTS »

On aurait préféré que tout cela soit un film, même s'il y a eu aussi cette séquence presque comique où Haglund négocie – en dollars – avec les fossoyeurs d'un cimetière de Port Harcourt la permission de fouiller les lieux à la recherche de corps liés au meurtre de Ken Saro-Wiwa. La scène est du burlesque tropical mais dans une végétation aussi touffue qu'une jungle, les cadavres ne seront pas trouvés. Et il n'y aura ni procès ni justice, et donc nulle officialisation des crimes commis. Haglund fustigera plus d'une fois la lourde machinerie de l'ONU, mais ses multiples témoignages d'expert sur les exactions commises en ex-Yougoslavie et au Rwanda devant les tribunaux internationaux permettront l'arrestation et la condamnation de nombreux coupables. Lorsqu'il intervient, en janvier 2012, sur le cas de Radovan Karadzic, accusé notamment d'avoir incité les massacres de 8 000 civils, en juillet 1995, à Srebrenica, Bosnie-Herzégovine, Bill aura cette phrase définitive : « Je parle au nom des morts, pas au nom du tribunal. » (2)

Quelques mois après notre première rencontre, Haglund a baissé la garde. Pourquoi le scientifique de haut vol accepte-t-il alors de laisser filmer son travail par un inconnu, belge désireux d'en faire un documentaire (3), alors qu'il l'a refusé, notamment au National Geographic ? Peut-être sur foi de notre promesse de ne jamais être intrusif à l'égard des familles, ou par un intérêt commun pour les musiques roots américaines, le bluegrass et les vicissitudes folks de l'histoire US. « Je joue pour le tourment des autres, rigole Bill, lors de notre discussion à Boston. A 9 ans, j'ai écrit un morceau et je suis passé à la télévision locale dans le Minnesota. Mon vrai père, qui a vite quitté la famille, jouait dans les tavernes. » Haglund a longtemps trimbalé guitare et harmonica, jusque dans les charniers de Bosnie et du Rwanda : comme Dylan, qu'il révère pour ses textes cubistes, il a besoin de raconter des histoires en chansons comme de dévorer des kilomètres de littérature, américaine elle aussi.

C'est le miroir et la discothèque de son enfance, passée en compagnie de Gertie, sa mère, flamboyante aux amants successifs et accompagnée dans des bars où le gamin Haglund s'abandonne de sommeil sur une banquette alors que le juke-box crache le hillbilly courroucé de Hank Williams.

Oregon, printemps 2005. Nous y retrouvons Bill pour une visite chez un ami d'adolescence, Fred Widman, et sa femme Mary. Ils élèvent des chevaux au milieu de nulle part, en plus des durs boulots alimentaires de Fred, la soixantaine, sur des plateformes pétrolières : c'est bien connu, l'Amérique ne prête qu'aux riches. Le numéro de *Life Magazine* du 5 mai 1997 arrive sur la table : la couverture de la mythique parution annonce Celebrating our Heroes ; en pages 12 et 13 se trouve une photographie de Bill Haglund, prise à l'automne 1995, à Srebrenica. L'auteur, Gilles Peress, écrit : « Il devait séparer les corps emmêlés et superviser leur extraction de la tombe. Bill a donné tout ce qu'il avait dans le cœur et dans l'âme pour fournir des preuves à la justice. Il est pour moi ce qui se rapproche le plus d'un héros contemporain. »

Bill, pour sa part, raconte cette histoire : « J'avais 17 ans et je travaillais dans un petit cinéma de la côte ouest lorsque j'ai reçu un coup de téléphone disant que ma mère était à l'hôpital et que je ferais mieux de venir au plus vite. J'avais un peu d'argent – 275 dollars –, et j'ai pu acheter un ticket de train pour le Minnesota où je suis arrivé en pleine neige, il faisait froid. Je savais que mon beau-père serait dans un bar de la 4^e rue et je me suis assis un moment sur un banc avant

« Là, à côté de moi, il y avait une poubelle dont un journal dépassait avec ce titre : "Une femme poignardée dans un bar", avec la photo de ma mère »

d'y aller. Là, à côté de moi, il y avait une poubelle dont un journal dépassait avec ce titre "Une femme poignardée dans un bar", avec la photo de ma mère. Il était presque minuit et la seule personne que je pouvais appeler, c'était mon père biologique. Je n'avais jamais vécu avec lui et quand il a décroché, j'ai dit : " C'est Bill". "Bill qui ?" a-t-il répondu... Je suis allé chez lui et, le lendemain, on est parti chercher l'amant de ma mère. Il était dans le bar où ma mère avait été tuée lors d'une querelle d'ivrognes, tranquillement occupé à boire une bière. »

Cet événement crucial de sa vie explique-t-il son travail sur la mort, la ténacité patiente et l'humanité de ses liens avec les familles ? Haglund reste fidèle au mutisme qu'il pratique parfois comme un sport olympique. Ne concédant que ceci : « On est né pour mourir mais c'est la mort injuste, violente, inattendue qui est terrible pour les familles. Rester sans réponse quand quelqu'un disparaît ou est emmené de force, passer le reste de sa vie à se demander ce

qui est finalement arrivé, c'est terrible. Recevoir une réponse à cette question me paraît important. Survivre vous rend parfois insupportable, comme avec un membre fantôme, la sensation d'avoir toujours un bras ou une jambe qui, pourtant, n'est plus là... »

« L'EXTINCTION DE LA MÉMOIRE »

Chypre, août 2004. L'île est déchirée par une guerre civile lorsqu'à l'été 1974, la junte militaire grecque – « les colonels » – l'annexe de facto et y proclame une république hellénique. La contre-offensive turque, soucieuse de ses citoyens qui y vivent, aboutit à une partition de Chypre et l'établissement d'une zone tampon toujours contrôlée aujourd'hui par l'ONU, séparant depuis maintenant plus de quarante ans le sud grec du nord turc. Les Nations unies mandatent un comité des personnes disparues pour retrouver 1 600 Grecs et Grecs chypriotes évaporés dans les affrontements. Haglund travaille sous ses auspices depuis 1999 :

« Le cimetière militaire de Lakatamia, à Nicosie, avait été retourné par l'armée grecque en 1979 et 1981 : ils avaient renvoyé la moitié des corps aux familles, dont un certain nombre en Grèce continentale, et placé l'autre moitié dans un mémorial, ici à Chypre. Il y avait 57 boîtes conservées. La plupart contenaient les restes de deux, voire trois personnes ! Tout avait été mélangé. Et plongé dans un conservateur de formaldéhyde qui a considérablement ralenti l'extraction de l'ADN : elle a pris quatre ans, de 1999 à 2003 ! On a compris que certains corps de grecs chypriotes avaient été envoyés à Athènes ou dans d'autres villes sur le continent. Il a fallu dépêcher des gens sur place, ►



Aux côtés de Bill Haglund, le père, centenaire, de Ken Saro-Wiwa, un artiste militant exécuté par le régime du général Abacha.



SIMON MAINA - ELAINE THOMPSON/BELGAIMAGE

comme la vue sur le Puget Sound, large bras de mer qui serpente vers le Pacifique et nous sépare d'une chaîne montagneuse. Bill fixe l'horizon et seule la sirène d'un ferry épice l'atmosphère tiède de début juin. Tout semble parfait dans cette intense non-conversation qui ramène bizarrement à un voyage en Abkhazie il y a quatorze étés.

« UN HÉROS CONTEMPORAIN »

En 1992, cette partie du Caucase déclarait son indépendance face à la Géorgie, une guerre s'en suivait, charriant son chapelet de douleurs, morts et disparus. Sous protection de la Croix-Rouge, on avait roulé dans ce territoire souverain seulement aux yeux de la Russie, l'absence d'Etat y laissant la nature incontrôlée reprendre ses droits. Le long d'un train rouillé étendu sur le flanc couraient des chevaux redevenus sauvages. Dans la capitale, Soukhomi, désertée, station balnéaire de la Mer Noire prisee par Staline et les seigneurs bolchéviques, Bill et son assistante Henriette Stratmann tentaient de localiser les morts. Quelques jours mornes s'écoulaient à visiter des cimetières dans une atmosphère décrépite et mortifère. A chercher des informations que personne ne semblait posséder, les registres de population ayant brûlé ou mis volontairement aux oubliettes. Nous avions



L'Etat de Washington a dépensé plus d'argent pour l'enquête sur le tueur en série Gary Ridgeway que la communauté internationale n'en a déboursé pour la tragédie du Rwanda.

« Au Tibet, par manque d'essence, on ne peut pas brûler les corps. On laisse aux oiseaux le soin de manger la chair, c'est une façon très spirituelle de considérer la mort »

gens bougent beaucoup, sans forcément avoir un lieu d'ancrage familial et la crémation est un processus extrêmement courant. La dynamique des funérailles a beaucoup changé. Elle reflète la société, sa mobilité et la connexion avec la personne morte. Au Kosovo ou en Afghanistan, j'ai vu les familles nettoyer les corps, changer les vêtements et organiser une cérémonie à la maison : dans la plupart des pays développés, ce sont des professionnels qui s'en chargent. Aux Etats-Unis, 70-80 % des gens ne meurent plus chez eux et je crois que ce détachement de la mort affecte considérablement la façon dont nous vivons. Cela nourrit notre peur de la mort, notre manque de compréhension envers elle. »

En repartant vers l'aéroport de Seattle-Tacoma dans un matin ensoleillé du début juin 2016, s'installe l'impression que cette visite sera peut-être la dernière. L'ami américain n'est plus vraiment là. Reste sa vie, considérable et parcourue d'histoires aussi fortes que la plus tragique des fictions. Bill avait raconté que le soir du 8 avril 1994, il était rentré chez lui et avait parlé à Noah et Claudia de ce chanteur mort, vu au bureau médical de la police. Trouvé suicidé chez lui le jour-même, le corps étant sans doute resté trois jours, seul dans la grande maison d'East Seattle. A l'annonce du nom de la victime, Noah était resté pétrifié. Kurt Cobain... Noah était fan absolu de Nirvana, qu'il suivait depuis les débuts. Un héros superstar ne pouvait pas partir ainsi, d'un souffle, en simple âme mortelle. Bill Haglund n'avait rien ajouté. Sachant que la mort brutale, en Amérique ou dans les zones de guerre, ne fait jamais aucun tri en fonction de l'argent, du drapeau ou de la célébrité. ■

- (1) *Les Tombes*, Eric Stover et Gilles Peress, éd. Scalo, 1998.
- (2) Dr. William Haglund Testifying at the Trial of Radovan Karadzic, en partie visible sur YouTube.
- (3) *L'Identificateur*, diffusé en 2006, notamment sur la RTBF, la VRT et France 2.

► expliquer à certaines familles qu'elles devaient rendre le corps qu'elles avaient enterré... »

Avril 2016. « Oui, on finit tous par mourir... » La voix de Bill Haglund laisse des blancs entre les parties de phrases d'une conversation difficile à 11 000 kilomètres de distance. Son épouse, Claudia, est partie. En quelques semaines.

A l'été 2015, à Seattle, Bill semble déjà ailleurs. Le soir de notre arrivée, la sortie au restaurant n'a pas les couleurs habituelles et la conversation est endolorie. On met cela sur une journée sans, un coup de

fatigue. Et puis, le lendemain, Bill se met en colère contre la serveuse et dit ne pas avoir reçu ce qu'il a commandé. D'autres silences surviennent lorsqu'on repart vers le passé. D'autres malaises installent l'absence. William D. Haglund, 72 ans, n'est plus l'homme rencontré quatorze ans auparavant. Peu de temps après, le diagnostic tombe : maladie d'Alzheimer. Le choc est terrible. D'autant plus que Bill a fondé une majeure partie de son travail sur la mémoire détaillée, notamment celle des corps : leur position, leur état de préservation, les détails vestimentaires, les dentitions. Une image passe : l'ordinateur Hal dans *2001*, privé

peu à peu de ses disques durs, qui se trouve réduit à une enveloppe désincarnée.

Shoreline, juin 2016. La grande maison, à quinze kilomètres au nord de Seattle, est toujours un ancrage exceptionnel, loin des tumultes, des massacres, des génocides. Mais elle abrite une autre guerre, sourde et rampante. Noah, le fils de Bill, vient d'emménager avec sa femme et sa fille : son père ne peut plus vivre seul. Bill dort beaucoup et peut-être relit-il ses auteurs favoris, Hemingway, Jerzy Kosinski, Cormac McCarthy et les « true crime stories » d'Anne Rule ? Sur un meuble, une photo

de lui et Claudia, début des seventies : look de hippies amoureux, ils habitent Long Beach Californie, voisins d'une bande de bikers et Bill collectionne les serpents. Noah : « Cette maladie, ce n'est pas seulement l'extinction de la mémoire. C'est aussi l'incapacité de comprendre l'environnement, la perte de sociabilité, l'altération du fonctionnement de l'esprit critique... En même temps, quand je pense au nombre de fois où il aurait pu être enlevé ou tué, en Bosnie ou ailleurs... Je trouve déjà formidable qu'il soit allé si loin. »

Plus tard, avec Bill, nous montons sur le toit de la maison. Le temps est splendide,

quitté l'Abkhazie bredouille. Et Bill n'y est plus revenu.

De l'Irak à la Somalie, de l'Afghanistan à l'Amérique latine, l'anthropologue médico-légal a refixé des vies et défié le sens de la mort, mais sans jamais accomplir l'intégralité d'une tâche infinie. Sur la route de retour vers la Géorgie, il avait résumé ainsi ses expériences : « Les coutumes sont le plus souvent dictées par la religion ou l'environnement : au Tibet, par manque d'essence, on ne peut pas brûler les corps donc on laisse aux oiseaux le soin de manger la chair, c'est une façon très spirituelle de considérer la mort. Dans nos pays plus développés, les

L'Amérique en toutes lettres

Les cinq romans clés des trente dernières années.

PAR YSALINE PARISIS ET LAURENT RAPHAËL

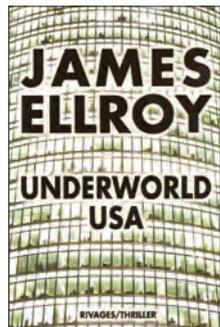


LUNAR PARK

De Bret Easton Ellis, éd. Robert Laffont, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guglielmina, 357 p.

Après cinq romans et un recueil de nouvelles, l'enfant terrible des lettres américaines s'essaie, en 2005, à l'autofiction. Mais accommodée à sa sauce piquante. Le livre commence par la confession d'un enfant gâté – écoles privées, best-sellers, sexe, drogue et banlieue chic – en pleine descente de trip. Ellis semble faire ses gammes

quand le fantastique, option meubles qui bougent et bruits étranges, vient brouiller les cartes du réel, convoquant une ribambelle de fantômes, et notamment celui de l'auteur d'*American Psycho*, monstre ultime ayant dévoré l'homme derrière le personnage public. Une mise en abyme puissante, de l'écrivain et de son époque. ■

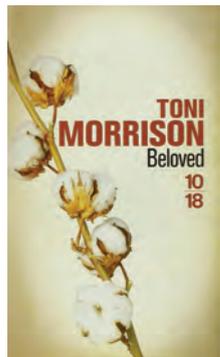


UNDERWORLD USA

De James Ellroy, éd. Rivages, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Paul Gratiot, 922 p.

922 pages (format poche) en fusion. Sens du détail obsessionnel, écriture à l'os, intrigues multicouches... L'ogre Ellroy conclut avec *Underworld USA*, en 2010, sa vaste entreprise de démolition du mythe de l'Amérique des années 1960. Après *American Tabloid* et *American Death Trip*, place à la période

qui va de juin 1968 à mai 1972, soit grosso modo l'ère Nixon, avec en points de mire de son trio de personnages la déferlante hippie, le borbier vietnamien, la radicalisation black et l'ombre de la mafia. Une célébration dantesque des noces du crime et de la politique à grande échelle par un auteur définitivement hors norme. ■

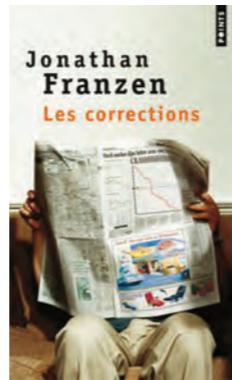


BELLOVED

De Toni Morrison, éd. 10/18, traduit de l'anglais (USA) par Hortense Chabrier, 384 p.

Paru en 1988, *Beloved* est le roman par lequel Toni Morrison (1931) s'imposera comme une figure majeure de la littérature américaine et mondiale, et plus que probablement celui qui la mènera au prix Nobel en 1992. Dans l'Ohio du XIX^e siècle, Sethe, ancienne esclave, est hantée par le fantôme de sa fille, qu'elle a égoragée pour lui éviter

le même destin de servitude. Déployé au fil d'un monologue qui doit autant à Virginia Woolf qu'à William Faulkner, le livre est un chant sombre, charnel et incantatoire qui tente d'exorciser un traumatisme historique, jusque-là grand absent des lettres américaines, à la lumière de personnages féminins puissants. Une étape indispensable dans le long chemin pour la reconnaissance d'une littérature noire américaine. ■



LES CORRECTIONS

De Jonathan Franzen, éd. Points, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Rémy Lambrechts, 704 p.

« Ses personnages ne résolvent pas des intrigues, n'ont pas de pouvoir magique et ne vivent pas dans le futur. Mais Jonathan Franzen nous montre comment nous vivons aujourd'hui. » Sacré Great American Novelist par le *Time*, en 2010, le natif de Chicago (1959) s'était fait connaître quelques années auparavant avec *Les Corrections*, saga familiale prenant pour objet

un clan névrosé de la *middle class* du Midwest (les Lambert), absolument banal et absolument unique. Paru le 11 septembre 2001 (!), le copieux roman a été immédiatement salué comme un livre phare. Sens du dialogue corrosif, art millimétré des personnages et humour ravageur : Franzen s'est depuis imposé comme le peintre américain des microcosmes domestiques dysfonctionnels de ce début de siècle. ■



LA TACHE

De Philip Roth, éd. Folio, traduit de l'anglais (USA) par Josée Kamoun, 496 p.

Écrit en pleine affaire Lewinsky, *La Tache* venait, après la guerre du Vietnam dans *Pastorale américaine* (1997) et le maccarthysme dans *J'ai épousé un communiste* (1998), clore, en 2000, la trilogie de Philip Roth (1933) sur l'identité de l'individu dans les grands bouleversements de l'Amérique de l'après-guerre. Professeur de lettres classiques forcé

de démissionner à la suite d'une accusation de racisme puis de harcèlement sexuel, Coleman Silk y entre en contact avec Nathan Zuckerman, narrateur et double littéraire de Philip Roth lui-même, pour lui demander de l'aider à écrire son histoire. L'un des sommets d'une œuvre exceptionnelle, bavarde, géniale et insolente, signée de l'« auteur américain vivant le plus récompensé au monde », officiellement retraité depuis 2012. ■